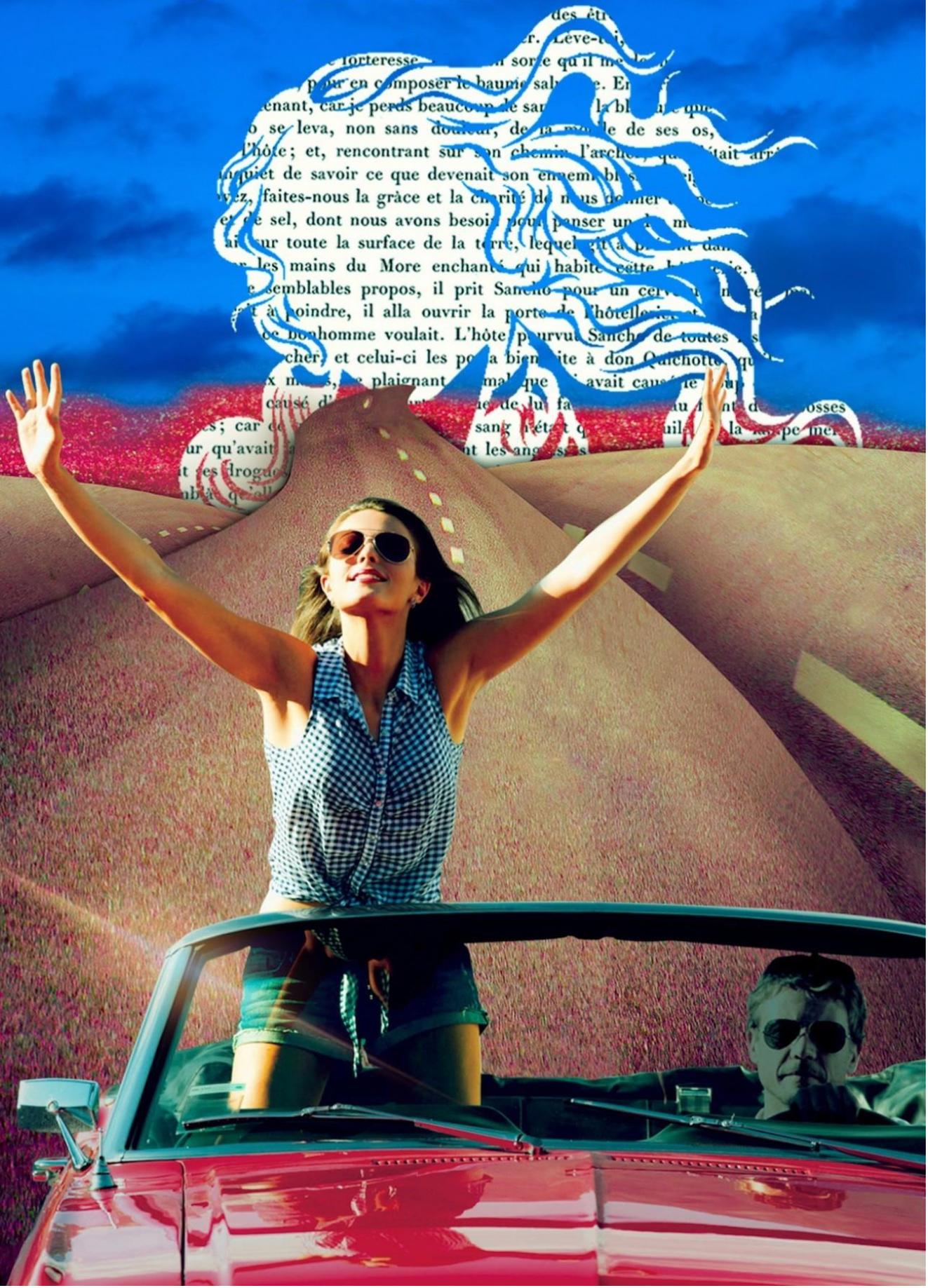


# Mellie, l'Échappée Livre

2

## Les Globes de Coronelli

Emmanuelle Terff



**Emmanuelle Terff**

**Mellie,  
L'Échappée Livre**

*Roman*

**2**

**Les Globes de Coronelli**

© Emmanuelle Terff, 2020  
ISBN numérique : 979-10-262-4815-6

## Avant-Propos

*Les Globes de Coronelli* sont la deuxième partie du roman *Mellie*, *L'Échappée Livre*, qui en comporte trois.

*Le Smiley* est la première.

*Rosa Azúl*, la troisième.

Chaque partie est offerte en téléchargement libre. Seule l'intégralité du livre est payante, au prix d'un euro quatre-vingt-dix-neuf.

On m'a fortement déconseillé d'agir ainsi.

Dans notre monde actuel, ce qui est gratuit ne vaut rien.

Je ne le crois pas.

À côté des librairies où on achète les livres, il y a toujours les bibliothèques où on peut les emprunter.

Vous pouvez à tout moment choisir d'aller là où vous le voulez. Partagez, donnez votre avis, achetez.

Mais, surtout, lisez !

Mellie vous attend dans la bibliothèque...

Mellie se retourna dans son lit. Elle s'étira, attrapa l'ordinateur posé sur l'oreiller à côté d'elle. La veille au soir, elle avait hésité à rentrer chez elle. Pour la première fois depuis qu'elle se transformait en livre vivant, tout s'était bien passé. Trop sans doute, la tête lui tournait : une légère sensation de vertige. Il valait mieux qu'elle reste en ville avant de revenir le lendemain dans la bibliothèque. La réunion de la Human Book était prévue sur trois jours. Ce matin, elle le regrettait. Son hôtel était situé contre l'autoroute !

Elle lut ses mails, deux ou trois articles de journaux, s'extirpa du lit pour prendre sa douche en écoutant de la musique sur YouTube. Elle irait boire son café dans le restaurant en haut du phare pour finir de se réveiller. Une folie ! Elle avait payé bien trop cher hier. Mais elle voulait voir la mer avant de s'enfermer à nouveau au milieu des livres.

Le serveur l'installa devant une fenêtre. Le ciel était limpide, l'eau couverte d'une brume dorée. Il ferait beau aujourd'hui. Elle scruta l'horizon à la recherche du hangar à bateaux, l'aperçut, sourit. Puis elle prit le Kindle dans son sac pour continuer la lecture d'un livre sur les robots qu'elle avait téléchargé dans la nuit pour combattre l'insomnie.

Quand elle redescendit, la bibliothèque était déjà ouverte. Linda Kerr l'interpella « J'ai cru que vous n'arriveriez jamais. Quelqu'un vous attend. » Elle ajouta en désignant sa photo sur l'affiche devant la porte. « Votre nouvelle couverture a l'air de faire son petit effet. » Mellie croisa les doigts, traversa le hall, occupée à fouiller dans son sac à main. Elle craignait d'avoir oublié son téléphone là-haut.

— J'ai une dette envers vous, Mellie.

Elle sursauta.

— Mais je croyais que je ne vous reverrais jamais, Thomas ! Vous ne deviez pas partir hier soir ?

Elle s'assit en face de lui.

— Plus tard. Je me suis aperçu ce matin que je ne vous avais pas remboursé le restaurant. J'ai fait le détour. Je vous dois combien ?

— Je ne sais plus.

Elle chercha son ticket de carte de crédit. Sa main tremblait quand elle le lui tendit. Il lui donna l'argent qu'elle posa sur la table.

— Nous pourrions continuer un peu avant que je ne m'en aille, Mellie, proposa-t-il. À moins que vous n'attendiez quelqu'un ?

Mais il ne se retourna pas.

— Si vous voulez, Thomas. Je vais essayer d'aller plus vite. Je n'ai pas besoin de raconter dans le détail. J'ai réfléchi, je...

— Nous en étions à la maison bleue, la coupa-t-il. Vous la quittiez, vous et votre sœur Ana. Après une bataille de feuilles mortes dans les bois de Moryan Gray...

« Les bois de Moryan Gray, reprit Mellie en écho, la main autour de la pierre de son collier qu'elle faisait glisser le long de la chaîne, avec un geste que Thomas reconnut. Ils étaient si beaux. Les feuilles commençaient à tomber. Il y en avait partout. Ana en a ramassé une poignée et elle les a jetées. Elles tournaient entre les arbres comme des morceaux de couleurs. Il faisait froid et gris entre le rouge, le jaune, encore veiné de vert, l'orange incandescent. Je sentais la terre et l'odeur de l'hiver : mousse et pluie entremêlées. Nous nous sommes enfouies dans un tas que nous avons rassemblé. Daniel tenait Ana entre ses bras. Elle a levé la tête vers lui et elle l'a embrassé. Ce n'était pas un baiser. Elle était la forêt. La nuit est tombée, Ana a dit que nous devons partir. Elle a laissé Daniel à un carrefour. Quand nous avons redémarré, il nous a fait un signe de la main avant de la faire glisser dans ses cheveux constellés des feux de l'été indien. Ana a tourné la tête. J'ai croisé ses yeux. J'aurais dû comprendre à son regard qu'il se passait quelque chose. Mais j'avais appris dans cette maison à ne plus voir. Nous sommes arrivées devant la station essence. J'ai dit à Ana qu'elle s'était trompée de chemin. « Non, a-t-elle répondu. Nous rentrons chez nous. »

Maman est sortie dès que nous nous sommes garées devant chez nous. Elle ne nous a pas embrassées. Elle nous a fait rentrer doucement. La maison était vide. Elle avait tout vendu dans un vide-grenier. Ou peut-être a-t-elle tout jeté ? Nous n'avons jamais osé lui poser la question, Ana et moi. Je suis allée jusqu'à ma chambre. Les posters de Shakira n'étaient plus là, ni mes peluches. Je n'étais plus écrivain et le monde m'a paru vide. Ana a caressé mes cheveux : « Je te les rachèterai. — J'ai grandi, Ana. Je n'en ai plus besoin. »

Une heure plus tard, maman nous emmenait. Nous devons prendre l'avion à Philadelphie. « Il n'y a pas une minute à perdre quand on n'a pas de papiers », nous a-t-elle rappelé. Nous n'avons dit au revoir à personne, même pas Betsy.

J'ai perdu mon enfance dans un avion qui me ramenait vers le pays où j'étais née. Je n'y avais jamais vécu.

Nos débuts en France furent difficiles. Maman nous installa dans un village des Cévennes, coincé au fond d'une vallée qui absorbait le soleil. Pendant longtemps, j'ai cherché le vert des forêts dans les murs de pierres sèches, l'odeur humide de la neige, le froid sur mes lèvres. Mais tout s'oublie. Quand j'avais des bouffées de souvenir, je partais me promener sur la route des crêtes. Je regardais en bas les maisons qui se serraient autour de l'église avant de contempler l'horizon. Par jour de temps clair, les vieux du village disaient qu'on pouvait voir la mer.

J'avais dix ans quand je suis arrivée. Je parlais le français avec un accent. Je ne savais pas l'écrire. J'ai redoublé ma première année d'école. Pour mon bien ! L'institutrice se plaignait : « Mellie ne sait toujours pas faire des lettres attachées à son âge. Êtes-vous certaine qu'elle ne soit pas... Lui avez-vous fait passer des tests ? — Mais on n'apprend pas à écrire de cette façon-là aux États-Unis, a répliqué maman. — Alors je comprends mieux, chère madame, pourquoi ils sont si... » Maman prit ma défense : « Nous ne militons pas pour la dictature des lettres, lui répondit-elle, très remontée contre toutes les lenteurs du système français qu'elle avait oublié. Dans un an, elle écrira sur ordinateur. Quelle importance ? » Mais elle se trompait. J'ai utilisé un stylo jusqu'à la fin du lycée.

Ana rentrait en terminale. Dès son arrivée, elle a jeté ses vêtements avec ses souvenirs – et moi. Elle n'était jamais chez nous. Après son bac, elle est partie avec un garçon qui lui a fait un enfant. Ils se sont installés dans une maison près d'un torrent, un ancien moulin dont elle a peint les volets en bleu. Pendant des années, nous n'avons pas parlé entre nous de ce qui s'était passé.

J'ai traversé le collège comme une étrangère. Le choc avait été si violent qu'il a résonné longtemps. Je ne sentais plus rien. Je me regardais vivre à travers un miroir qui m'empêchait de m'approcher de moi. Plus je me collais contre lui, moins je me voyais. Je n'avais pas d'amies, pas d'envie, un sourire permanent tatoué sur mon visage, dernière grimace du smiley pour cacher mon chagrin.

Quand Brad est mort, il y a eu des articles dans les journaux. Je ne les ai pas lus. Ana est venue me chercher au lycée. Elle avait une robe à fleurs qui volait derrière elle, des coquelicots sur un fond vert. Je me suis jetée dans ses bras. J'étais aussi grande qu'elle maintenant. Nos cheveux se sont mêlés. Son odeur avait changé. J'ai laissé tomber ma tête dans le creux de son cou pour la respirer. « Tu fais ton bébé, Mellie, m'a-t-elle dit. Mon petit me cherche pareil quand il se réveille. ». Elle m'a dit que Brad était mort. « Je sais Ana. Ne t'inquiète pas. Je vais très bien. » Nous avons traversé le parking, main dans la main. Je me suis demandé depuis combien de temps nous ne nous étions pas promenées ensemble. Et le souvenir de la mer marchait avec nous.

— J'ai préparé un pique-nique, Mellie. Nous allons manger au bout du monde.

— Mais nous en venons, Ana. L'Amérique est la fin de l'ancien et le début du Nouveau. Tu ne te rappelles donc pas tes cours d'histoire à l'école primaire ?

C'était la première fois que j'osais reparler des États-Unis avec elle. Nous sommes montées dans sa voiture. Elle a repoussé les journaux et les papiers de bonbons qui encombraient le siège passager. Sur un pont, entre deux champs de terre rouge parsemés de chênes verts qui s'accrochaient aux pierres, elle a murmuré :

— Je n'ai pas oublié la terre de notre enfance, Mellie, et son mythe de la frontière. Je t'emmène en voir une autre. Elle n'existe que dans nos montagnes. Je crois qu'il est temps.

Ana a garé la voiture sous des arbres. Nous avons traversé un village enroulé autour d'une eau qui jaillissait par des fontaines de pierre à chaque carrefour. Au milieu des maisons, il y avait une église avec son cloître. Nous en avons fait le tour sans un mot. « Tu te rappelles Miss Parker et ses abbayes, Mellie ? » J'ai éclaté de rire. Nous nous sommes enfuies, poursuivies par le regard courroucé d'une vieille qui allumait des cierges. Près d'un moulin, un sentier commençait entre deux murs effondrés. Il sentait le thym et les fleurs. Nous l'avons suivi jusqu'à un champ. J'ai déroulé une couverture pleine de couleurs à l'ombre d'oliviers centenaires. Les feuilles jouaient avec le vent.

— Pourquoi n'as-tu jamais répondu à Daniel, Ana ? Il m'a téléphoné pendant des années, tu sais.

Elle m'a tendu une serviette en papier.

— J'ai peur de te décevoir, Mellie, si je te le dis ... Tu vis encore dans l'ombre de la maison bleue.

— Ce n'est pas vrai !

Mais elle avait raison. Je le savais. Je n'éprouvais rien depuis si longtemps. Ana a souri.

— Tu cries enfin, Mellie.

J'ai rougi. Quelque chose se mettait en mouvement. Revivre, c'était sentir, sentir, peut-être souffrir. J'ai eu peur. J'ai commencé à lui faire des reproches. Tout y est passé : son silence, son départ avec son idiot de mari qui ne savait même pas nager, et dont le passe-temps favori était de chasser des sangliers gras comme des phoques. Son fils qui lui prenait tout son temps, elle qui ne le lâchait jamais. Comme si c'était important un enfant ! « Toi, tu sais bien qu'il partira, comme nous. Il t'abandonnera un jour pour aller sur les routes. » Je mélangeais tout : les dates, les plages, les continents. Et puis j'ai fini par me taire. Elle était de profil. J'ai vu les traits qui se formaient à la pointe de ses paupières, les rides sur son front. Elle avait un sourire triste. Elle a posé ses mains sur les miennes.

— Tu te trompes, Mellie. Je suis heureuse ici. J'aime l'odeur de cette terre quand je me réveille le matin. Là-bas, je n'étais pas tout à fait moi-même. Daniel le sait. Il l'a toujours su. Il me manquait quelque chose entre ses bras. Il disait que nous trouverions ensemble, que c'était ça l'amour, un voyage. Mais je sentais bien que pour moi c'était d'abord une maison. Et je l'ai. Elle a des volets bleus et une terrasse qui donne sur la rivière. Le soir, mon mari rentre. Il me prend dans ses bras. Mon petit élève des vers de terre dans un bocal de cornichons ou il souffle sur les pissenlits pour chatouiller le ciel. Je ne veux rien d'autre. Mais toi, Mellie. Toi... Que veux-tu ? Veux-tu seulement quelque chose ?

— Je ne sais pas.

J'avais quinze ans. Je venais de retrouver ma sœur. J'ai regardé autour de moi.

— Je ne sais pas, ai-je répété, mais ma voix n'était plus la même.

Nous sommes reparties. Des falaises noires barraient le chemin. « Le bout du monde », m'a-t-elle annoncé. Des chênes verts s'accrochaient à des parois verticales impossibles à franchir. « Nous sommes dans une retraite pour les ermites. La seule voie pour s'échapper, c'est le ciel. — Non ! » J'ai dit non. « Regarde, Ana. » Je me suis retournée. Une brume humide flottait sur les toits frappés par la lumière oblique du soleil. L'horizon s'étendait devant nous jusqu'à la mer ... »

Mellie éleva le bras entre eux comme si elle désignait un point. Elle l'abaissa, gênée. « Je n'ai pas changé depuis hier, Thomas. Je suis toujours trop dans mon histoire. » Elle se pencha sur le côté pour sortir de son sac le Kindle, son stylo et un papier qu'elle rangea sur la table comme la veille. Il cherchait ses yeux. Cette nuit, il avait repensé à leurs couleurs étranges. Il regarda sa montre. Trop tard pour un coup de foudre ! Mais il avait peut-être une chance de connaître la fin avant de reprendre l'avion s'il lui posait des questions pour aller plus vite. Elle se perdait si facilement dans son récit.

— Après votre départ, Mellie, vous n'avez jamais cherché à reprendre contact avec Brad ? Vous auriez pu. Vous saviez comment faire à travers sa page Facebook.

— Non.

— Pourquoi ?

— Je ne pouvais pas. C'est évident si vous aviez mieux écouté.

— Je ne crois pas que ce soit si clair, répondit-il durement. Il avait compté pour vous. Pourquoi ne pas lui donner de vos nouvelles ? Vous passez beaucoup de temps sur des détails et vous n'expliquez pas l'essentiel.

— Alors il ne fallait pas revenir ici si vous n'aviez pas de temps à perdre. Je suis certaine qu'il y a un robot qui vous attend quelque part.

Thomas Hamilton posa les deux mains à plat sur la table. Il se força à attendre avant de dire :

— J'ai bien le droit de poser des questions, n'est-ce pas ? C'est le principe de ce genre de réunion ! Vous me l'avez expliqué hier en commençant.

Elle acquiesça. Il continua :

— Je ne comprends pas pourquoi vous jetez les gens comme vos souvenirs.

— Mais les livres ne reviennent jamais en arrière, Thomas, répondit-elle un peu trop vite

Puis elle passa sa main sur son front. Elle fixait un point derrière lui. Il se recula. Il la connaissait maintenant : elle allait reprendre, elle aimait trop raconter.

« Pourquoi n'ai-je jamais cherché à recontacter Brad Hawk ? demanda Mellie en passant une nouvelle fois sa main sur son front. C'était instinctif, je crois. Dès que je suis arrivée en France, j'ai arrêté de penser à tout ce que nous avions laissé derrière nous. Si maman commençait à faire des comparaisons – la farine qui n'avait pas le même goût, le bacon sans gras, le jus d'orange, infect –, je n'écoutais plus. J'ai pratiqué l'oubli comme d'autres font du sport : pour être plus forte. J'avais tout perdu : mon enfance, ma langue. C'est beaucoup pour une petite fille de dix ans ! Il a fallu effacer mon passé pour pouvoir vivre un peu au présent.

La mort de Brad me changea comme si cette petite partie de mon enfance à laquelle je n'avais jamais dit au revoir se détachait de moi. Je ressentais à nouveau le monde. Au début, presque rien : le regard d'un garçon sur mes jambes, le goût d'une pêche, un parfum d'herbes coupées. Je me souviens d'une promenade à vélo un soir où il avait fait chaud, sur un plateau, entre deux montagnes. Des forêts bleues à force d'être trop vertes dans le ciel orangé. Les blés brunis, couchés par un orage. Le paysan était un poète. Il n'avait moissonné qu'une partie du champ. J'ai sauté par-dessus le fossé. Ils ondulaient comme une vague. Je me suis avancée dans cette mer sèche. Cette nuit-là, je ne suis pas rentrée à la maison. J'ai dormi à la belle étoile. Certaines expressions sont à prendre au pied de la lettre.

Ma guérison fut accélérée grâce à un livre et à une punition. Rat aurait apprécié, elle qui aimait tant me faire peur ! Ma professeure de français de première lisait un texte de Giraudoux, *L'Apollon du Bellac*. Elle était vieille. Son chignon glissait, elle rougissait à mesure que grandissait l'extase de cette jeune Agnès qui séduisait les hommes en disant la phrase : Vous êtes beau. J'ai explosé de rire devant le tableau. J'ai pris deux heures de colle. Maman a renforcé la sanction : interdiction de sortir pendant un mois et elle m'a condamnée à lire Marcel Proust, auteur des plus ennuyeux selon elle. Je suis restée enfermée dans ma chambre. J'ai tout de suite compris la Recherche du temps perdu avec ses deux côtés : *Le côté de chez Swann* et *Le côté des Guermantes*. C'était mon histoire. Il y avait eu l'Amérique. Ici. Et les deux pays étaient incompatibles. Je me suis arrêtée avant la fin. J'avais trouvé ce qui m'avait toujours manqué : une explication. Il suffisait de vivre dans un seul monde pour être heureuse. Une erreur de lecture. Mais, à ce moment-là de ma vie, c'est tout ce que j'avais besoin d'entendre. Parfois, on aime un livre pour de mauvaises raisons.

J'ai commencé à aller mieux. J'allais souvent voir Ana dans sa maison au bord de l'eau. Je gardais son garçon. Le soir, nous faisons des bateaux avec des feuilles, des branches et des bouteilles en plastique. Puis nous sautons de pierre en pierre. J'ai essayé d'apprendre le surf à un escargot, qui s'est noyé. Mon neveu a pleuré. Ana était soulagée de voir que je n'avais pas changé. Je n'avais pas compris à quel point je n'étais jamais sortie de ses pensées. Un soir, nous nous sommes assises dans un hamac suspendu à la branche d'un vieux figuier au bord de la rivière. L'eau dévalait sur nos pieds. Nous avions chaud l'une contre l'autre. Nous avons entortillé la corde avant de la lâcher et de tourner dans la nuit colorée. C'était magique. J'ai pensé à mon nom pour la première fois depuis longtemps. « Je m'appelle Mélusine, Ana. — Oui, Mellie. Depuis toujours. Tu appartiens au monde des fées par un petit bout de toi », a-t-elle répondu. Et je ne sais pas pourquoi j'ai eu l'impression de retrouver une chose perdue.

J'ai eu mon bac. Maman est morte. Ana m'a demandé ce que je voulais faire. J'ai dit que j'allais rester encore un peu. Je reprendrais mes études après, « quand j'aurais digéré tout ça... En attendant, je vais m'occuper des moutons. » Elle a posé la main sur mon front. Je savais ce que cela voulait dire. « Non, Ana. Je n'ai pas de fièvre. — Quels moutons, Mellie ? — Ceux de Corentin. Il part quelques mois en Colombie pour suivre une formation sur l'émergence des nouvelles cultures d'Amérique du Sud. Je lui ai promis de m'occuper de son troupeau. Et puis, quand on veut un mouton, ai-je ajouté en levant mon doigt vers le ciel, c'est la preuve qu'on existe. » Elle a hoché les épaules avec son visage sévère, celui qu'elle empruntait dans la galerie des masques de la comédie maternelle pour gronder, mais je sais qu'elle riait. Ana était transparente pour moi. Elle avait reconnu la citation de Saint Exupéry. Le Petit Prince avait été mon livre préféré, avant celui de Rosa, et Ana me l'a lu pendant des années pour m'endormir.

Cet été-là fut une parenthèse dans ma vie. Inutile de dire que je n'étais pas faite pour vivre dans la nature. C'est évident. Mais on se trompe si souvent sur soi-même. Pourtant, j'ai pris mon rôle très au sérieux : j'étais amoureuse...

Tous les matins, je montais, à travers la garrigue, pour aller libérer les moutons que j'avais enfermés, la veille au soir, dans la bergerie. Quand j'avais demandé à mon ami pourquoi je devais les mettre à l'abri la nuit puisqu'il n'y avait ni loup ni ours dans nos montagnes, il m'avait simplement dit : « Tu dois le faire. » Corentin était beau. Il m'a embrassée, j'ai oublié le reste.

Le troupeau était docile. Il broutait dans un champ entouré d'un fil électrique. Je vérifiais qu'il y avait de l'eau dans l'abreuvoir en pierre. Je sortais un peu de foin d'une grange à côté. Au bout de quinze jours, mes bras étaient si griffés par les tiges dures de l'herbe sèche que j'avais l'impression de m'occuper d'un élevage de chats. Puis je nettoyais l'enclos. J'évacuais les crottes, je retournais

la paille avec une fourche rouge comme celle de Lucifer et si lourde que j'eus rapidement une tendinite à l'épaule. Quand j'avais tout fini, je m'asseyais pour contempler le ciel. Quel ennui ! L'été, pas un seul nuage à l'horizon.

Pour m'occuper, j'aurais pu dénombrer les sauterelles, les fourmis qui traçaient de longues lignes entre les pierres, mais j'ai préféré lire toute la bibliothèque du village. Chaque fois qu'un vieux mourait, la famille lui apportait ses livres. Et je souris quand on me parle avec respect du savoir des Anciens. Que d'histoires d'amour et des meurtres en série j'ai dévorées cette saison-là ! Tous les *Angélique*, *Marquises des Anges*, toute la saga des *Jalna* de Mazo de la Roche – qui se souvient de cet auteur ? – le tout entrecoupé d'Agatha Christie, de Patricia Cornwell, de Ruth Rendell et, même d'un Hannibal Lecter que j'ai commencé le jour où le boucher a emporté deux ou trois de mes agneaux.

Sur la première page, il y avait souvent le nom du propriétaire, calligraphié avec soin. Quand je le lisais, j'étais émue comme s'il se penchait encore un peu au-dessus de moi. Je préférais la collection d'Agathe Blagnac à celle de Thérèse T, trop sévère à mon goût avec ses vieux Mauriac, un Flaubert, quelques Hervé Bazin annotés.

J'aimais la texture de ces livres. Ils sentaient la poussière et la suie, le mois, la vieille maison immobile. J'éternuais souvent quand je tournais une page. Parfois, un mouton passait sa tête entre mes jambes. Je lui donnais un coup de pied pour l'éloigner. Je préférais lire. Je m'ennuyais au milieu des crottes et des bêlements. Je n'étais pas faite pour la nature ni pour le combat. Le mâle dominant, un bélier aux yeux méchants, me pourchassait lorsqu'il ne s'occupait pas de ses brebis. Je devais toujours garder à portée de la main un bâton que Corentin m'avait laissé pour me faire respecter.

Un soir, j'oubliai de refermer la porte de la bergerie. J'étais en retard. J'avais trop lu. Je voulais connaître le nom du meurtrier avant de redescendre. J'avais bien essayé de sauter des pages, mais les auteurs de romans policiers sont des écrivains redoutables. Ils changent sans cesse l'emplacement de la fin ! Quand je suis remontée le lendemain matin, des bêlements affolés retentissaient à travers toute la montagne. J'ai couru. La pente était abrupte et je lisais trop pour avoir le temps de m'entraîner pour un de ces fameux ultra-trails dans les Cévennes. J'ai bien essayé d'invoquer Manon des Sources, mon roman préféré en sixième, pour qu'elle me donne de la force. En vain ! Les livres ont leur limite. Le sommet atteint, rouge, essoufflée, j'ai regardé sans y croire un spectacle de corrida. Les moutons se précipitaient les uns sur les autres. Certains dérapaient sur les rochers lisses et venaient heurter leurs congénères. D'autres fonçaient sans raison sur les fils électrifiés. Le bouc me chargea dès qu'il me vit. Où étaient les modèles de Panurge, tous à la file ? À défaut d'être une bergère acceptable, je connaissais mes classiques ! J'ai attrapé le guidon d'une vieille moto adossé à un arbre avant de lancer le moteur qui a démarré au quart de tour. Me voilà, avec

mon bâton qui les poursuit, Don Quichotte féminin, partie à l'assaut des moulins ! Brad aurait été content de voir que j'avais bien retenu sa leçon ! Philippe, un ami de Corentin, passait par là. Il vint à mon aide. Lorsque toutes les bêtes furent enfermées dans la bergerie, nous nous sommes assis sur un muret. Il m'a tendu un joint mal roulé :

— Prends-le, Mellie. Je crois que nous en avons besoin. Il y en a plein l'enclos. Depuis que le troupeau de Corentin a mangé par erreur ses plantations de Cannabis, derrière la bergerie, les jeunes du village leur en apportent pour s'amuser. Ils les ont trouvés si drôles... Certains moutons étaient tellement défoncés qu'ils se sont aventurés jusque dans la cour de l'école. Les enfants n'ont même pas eu peur. Ils sont si habitués à jouer avec des casques en 3D, plus rien ne les étonne. Corentin ne t'a pas avertie ? Il faut les rentrer la nuit.

J'étais trop fatiguée pour répondre. J'ai avalé la fumée en pensant à Jack Nicholson dans Easy Rider. J'ai regardé Philippe à travers la fumée :

— Je démissionne. Dis-le à Corentin. Je ne suis pas une gardienne de moutons. J'ai manqué ma vocation. Je vais devenir dresseuse de livres, ai-je annoncé en tirant sur le mégot rougeoyant.

J'ai pris la moto pour rentrer. Je l'ai gardée pendant mes trois années de formation dans une école à Toulouse pour devenir documentaliste.

Pour mon stage de fin d'études, j'ai répondu à une offre de la bibliothèque François Mitterrand à Paris. Il fallait concevoir un logiciel pour enfants qui leur apprendrait comment classer les différents ouvrages. Toute ma vie semblait converger vers ce travail. J'ai envoyé une lettre de motivation très inspirée. Je n'y parlais pas de toutes les bibliothèques que j'avais fréquentées, mais elles flottaient entre les mots. Mademoiselle Richard, la responsable des embauches, m'a demandé de venir pour un entretien. À peine entrée dans son bureau du huitième étage, j'ai eu une sensation de vertige si intense que j'en suis devenue muette. Elle s'est méprise sur mon silence dans lequel elle crut reconnaître la marque de ma compétence professionnelle. Mademoiselle Richard vénérât l'abstinence verbale et trouvait qu'il y avait trop de phrases partout, dans les livres comme dans la vie. Elle attendait depuis toujours une collaboratrice silencieuse. Je finis par dire : « Les enfants ne feront aucun bruit. Ce logiciel éducatif que le ministère de l'Éducation vous contraint à développer pour les éveiller les ennuiera tellement qu'ils en bâilleront jusqu'au silence. — Ces mots doivent rester entre nous, m'a-t-elle répondu. Mais si vous êtes capable d'obtenir un tel miracle, je vous embauche immédiatement. — Je sais de quoi je parle, mademoiselle Richard », ai-je affirmé en pensant à la bibliothèque de Miss Parker, dans ma ville du Vieux Vieux Homme.

Quinze jours plus tard, je m'installais à Paris. La veille, Ana avait fait une petite fête pour moi. Son fils m'a donné un dessin. Nous dansions tous les trois, lui, Ana et moi, devant une maison bleue.

Dans le train, j'ai pleuré. J'avais l'impression de revivre mon départ des États-Unis. Mais cette fois, c'est moi qui l'avais voulu... »

Mellie s'interrompit. Elle se pencha sur le côté, sortit de son sac le Kindle, la feuille et le stylo qu'elle posa devant elle. Thomas Hamilton la regardait faire. Il devinait qu'elle avait besoin de temps pour retrouver son calme. Il prit le stylo et la feuille, commença à dessiner une maison, un soleil. Elle ajouta un chat qui courait dans l'herbe, un figuier avec un hamac qui tournait au-dessus d'une rivière. Il finit par un petit robot qui sautait entre les pierres du torrent.

— Vous dessinez mieux que moi, Thomas.

— J'ai pris des cours quand j'étais enfant, Mellie, comme vous avec Rosa.

Elle rit :

— Oui, je suis plus douée pour raconter des histoires.

Il se pencha pour reposer le stylo qu'il tenait toujours. Elle comprit son geste à l'envers.

— Vous partez Thomas ? C'est déjà l'heure de votre avion ?

Il sursauta :

— Pas avant demain. J'attends l'appel de l'ingénieur qui s'occupe de mon projet de robot. Je ne veux pas abandonner.

Il attrapa son téléphone dans la veste.

— Vous l'avez retrouvé, Thomas ? s'étonna-t-elle.

— Non. Ce n'est pas le mien. L'assurance m'en a fourni un autre.

Thomas Hamilton lut ses mails. Il avait déjà manqué son avion. Il le reposa.

— Alors, Thomas. Il vous a répondu ?

— Toujours pas. Racontez-moi Paris. Nous avons encore un moment.

« À mon arrivée à Paris, j'ai perdu le ciel, reprit Mellie, la main sur son collier. J'avais déjà appris, dans les montagnes à effacer la mer. Je savais comment faire pour ne pas en souffrir. Très vite, je cessai de lever les yeux vers le rectangle blanc entre les immeubles pour connaître le temps. Très vite, j'oubliai l'odeur froide de la terre et de la pluie sur mes cheveux. Ana me semblait loin, la maison bleue, Rosa et Brad, les bois de Moryan Gray. J'avais vingt ans, l'impression d'en avoir cent. Toujours en avance ou en retard : si peu dans le présent...

Mes débuts à la bibliothèque ressemblèrent à mes premières années de collège en France. Je retrouvai cette boule au ventre que j'avais mis des années à faire disparaître. Mademoiselle Richard me terrorisait. Tous les matins, elle me convoquait dans son bureau du huitième étage pour discuter de l'avancée de mon logiciel pour enfants. Elle s'était prise d'une affection particulière pour le projet. Elle m'attendait, le dos tourné, occupée à contempler Paris qui s'étendait devant elle. De ses fenêtres, on pouvait observer la capitale, de Bercy jusqu'aux tours de La Défense.

- Avez-vous jamais vu de plus joli paysage ? me demandait-elle chaque fois.
- Non, répondais-je en regardant le vide, le cœur au bord des lèvres.
- Approchez-vous.

Elle me détaillait alors les toits de chaque monument : dôme blanc du Sacré-Cœur, doré des Invalides, métallique du Grand Palais. Elle s'attardait sur les clochers dont les pointes de pierre accrochaient la lumière « tellement mieux que la tour Eiffel ! » avant de ponctuer sa déclaration par un rire sec. Elle poursuivait sa lente énumération, butait contre l'hérésie hautaine de Montparnasse qu'elle gommait d'une main énergique, revenait vers la trouée des Grands Boulevards, s'extasiait devant l'île de la Cité, Notre-Dame, finissait toujours par l'Observatoire de la Sorbonne. « Vous devriez vous y rendre un soir. C'est si différent de notre terrasse au dix-huitième étage. On sent l'odeur du passé quand on monte vers les étoiles par les escaliers qui tournent. La lune n'y a pas le même visage. Elle a les yeux des espaces infinis de Pascal. » J'acquiesçais, en espérant que mes cernes estompés par un maquillage appliqué entre deux cafés ne trahiraient pas ma nuit de streaming à regarder des séries sur Netflix. Je voulais paraître à sa hauteur ! Puis elle me faisait asseoir et je lui tendais les quelques feuilles rédigées depuis la veille. Elle les lisait en silence avant de prendre son stylo pour barrer ce qui ne lui convenait pas. « N'oubliez pas ce que vous m'avez promis, me disait-elle en me tendant le texte tailladé de rouge. Les enfants doivent être muets ! C'est encore trop passionnant. »

Ces séances de harcèlement quotidien qui ressemblaient à celles que j'avais connues avec Rat auraient dû me rendre malheureuse. Elles firent mon bonheur au contraire ! Il tient parfois à peu de choses et les mêmes traits, suivant la façon dont on les regarde, écrivent une autre histoire. Paris corrigea le souvenir de la maison bleue.

Très vite, la nouvelle se répandit dans toute la Bibliothèque : mademoiselle Richard avait trouvé une nouvelle victime à tourmenter ! La dernière en date, un bel étudiant en littérature médiévale, s'était transformée du jour au lendemain en chauffeur chez Uber. Il buvait des bières au volant, fumait le cigare et éructait à tue-tête des vers de Villon à de pauvres touristes terrorisés qui jaillissaient de la voiture sans demander leurs traductions. Cette malheureuse métamorphose avait troublé beaucoup de ses collègues.

Chaque matin, avant de monter par l'ascenseur de service au huitième étage, je déposais au sous-sol sac et manteau dans le petit cagibi qu'on m'avait alloué. Sans fenêtre, éclairé par une ampoule qui tremblait, il me semblait malgré tout encore bien trop beau pour moi. Le lent travail de sape de mademoiselle Richard ébranlait le peu confiance que j'avais acquis depuis mon retour en France, et, je n'étais pas loin de considérer qu'un bout de table, près de la machine à café, à ranger les tasses et les sucrettes était la place qui me convenait le mieux. Au moins, j'y serais utile à quelque chose ! Mademoiselle Richard était si généreuse de m'inviter encore à sa cérémonie des toits, nom que j'avais donné à nos rendez-vous quotidiens.

Je retrouvais sans m'en rendre compte les vieux réflexes de mon enfance quand je cherchais à disparaître pour que Rat ne fasse plus attention à moi. Je perdais mes contours, m'appliquais à maigrir pour prendre moins de place dans les volumes de la bibliothèque. J'avais retourné le miroir de ma chambre et mis un foulard de soie vert sur celui de la salle de bain pour ne plus voir ma silhouette. Je n'ouvrais plus le volet dans la cuisine pour ne pas observer le vide dans mon frigo, dans mes placards, sur la table, jusque dans la poubelle que je bourrais de vieilles publicités avant de la descendre, une fois par semaine, pour que personne, la concierge ou un voisin suspicieux, ne remarque que je ne mangeais plus. Et je passais mon temps à contrôler les détails, à défaut de ma vie, qui se rétrécissait chaque jour un peu plus. Désormais je prenais toujours le même chemin pour rentrer chez moi. L'enthousiasme de mes premiers moments à Paris était si loin. Je n'allais plus aux musées, aux restaurants, me promener sur les bords de la Seine. Je ne m'asseyais plus aux terrasses des cafés pour regarder les gens flâner, boire une bière le soir avec un collègue qui me draguait. Quand je rentrais dans le métro, je faisais comme les autres, je baissais les yeux. Si on me frôlait, je m'écartais. Un jour, un enfant a pointé son doigt vers moi. « Regarde maman ! Elle a l'air d'un vampire. » Sa mère lui a donné une claque sur la main. J'ai détourné mon visage vers la vitre noire qui défilait dans le tunnel. J'ai vu une ombre blanche. C'était moi. Je suis rentrée. Je me suis

couchée. Le lendemain, je n'ai pas ouvert les rideaux dans la chambre. Ni les jours suivants. Et je ne sais pas ce que je serais devenue sans l'intervention de Constance.

Comment décrire Constance, Thomas ? Je vous l'ai dit hier : je ne me souviens pas des visages. Cette nuit, quand je pensais à vous, ce sont vos yeux qui me sont revenus. Pas leur forme, ni leur couleur, mais ce mouvement que vous avez du bas vers le haut quand vous me regardez comme si vous étiez capable de lire en moi ! Eh bien, quand j'évoque Constance, c'est toujours sa main qui me revient, sa main dans ses cheveux, qui ne cesse de les écarter ou de les rassembler. Ils étaient très beaux, brillants, capricieux comme un feu. Impossible de ne pas les remarquer ! Et je les avais souvent suivis du regard dans le réfectoire ou quand elle passait dans le couloir devant la porte de mon bureau, avant même de connaître son prénom, bien longtemps avant que nous ne nous soyons parlé pour la première fois...

C'était un lundi de neige. Paris était à l'arrêt. Aucune voiture. Ma première neige depuis le temps du Vieux Vieux Homme. Même dans les Cévennes, pas un flocon pendant toutes ces années ! Dix ans... Mais j'avais changé. Je ne savais plus marcher comme une Indienne dans les bois, sans laisser de trace sur les trottoirs. J'ai même trébuché plusieurs fois. Pourquoi n'étais-je pas restée au chaud dans mon lit ? Pour une fois que j'avais une bonne excuse pour ne pas aller travailler ! Mais je craignais encore plus l'accueil glacial que mademoiselle Richard me réserverait le jour suivant. Autant affronter la tempête quand elle existait !

Je suis arrivée en retard. J'avais froid. Mes chaussures trempées faisaient un bruit de flaque. J'ai reconnu ses cheveux avant elle. Constance m'attendait dans mon cagibi du sous-sol. Elle contemplait les quelques photos d'Ana et de moi que j'avais punaisées sur le mur, un matin de spleen. Je me suis installée à ma place, derrière mon ordinateur.

— Pourquoi vas-tu chez mademoiselle Richard ce matin, Mellie ? me demanda-t-elle

Je le regardai, surprise. Elle était connue de tous, mais moi ? Moi, une obscure stagiaire reléguée dans les culs-de-basse-fosse de la plus grande Bibliothèque de Paris...

Constance reprit la parole :

— Ici, chacun sait qui tu es : la nouvelle victime de Mademoiselle Richard. Nous ne pouvons pas la laisser faire encore une fois, Mellie.

J'ai récupéré des papiers rangés dans un tiroir pour les agiter sous son nez.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je dois lui montrer mon travail, ai-je insisté.

— Demain. Cela peut attendre demain. Tu dois apprendre à dire non, Mellie. Mademoiselle Richard n'est pas courageuse. Elle n'existe que dans son bureau. Aujourd'hui, tu n'iras pas. J'ai besoin de toi.

« Besoin de toi ! » Avez-vous prononcé ces mots un jour, Thomas ? On dit souvent « Je t'aime », un peu trop souvent sans doute, mais besoin. « Je t'ai besoin ! ». Il y a dans cette phrase une force bien plus urgente, vitale presque... »

Mellie prit le stylo devant elle

— Regardez, Thomas.

Elle attrapa le dessin qu'ils avaient fait ensemble. Elle se mit à écrire, entre le soleil et la maison, je t'aime, puis en dessous je t'ai besoin.

— Qu'aurait dit Rosa, Mellie ?

— Elle aurait barré la seconde phrase, Thomas. Sans hésiter. À cause de la faute de grammaire.

Elle réfléchit :

— Pour la première, je ne sais pas.

Le stylo s'immobilisa entre ses doigts.

— Je vais essayer de vous expliquer : quand on écrit je t'aime, on ne sait pas à qui le t, le *t apostrophe*, s'adresse. À moi ? Je ne m'aime pas assez... Je t'aime, reprit-elle après un silence, on ne peut pas écrire ces mots, les dire seulement... Qu'en pensez-vous, Thomas ?

— Je vous fais confiance, répondit-il. C'est vous la spécialiste.

Mellie raya les deux phrases. Thomas Hamilton se repoussa sur sa chaise.

« Je me souviens de cette journée, reprit Mellie, le stylo toujours à la main, sans doute parce qu'elle a marqué un tournant dans ma vie. Depuis le début de mon stage, je n'étais jamais sortie de mon bureau par peur d'être appelée pendant mon absence. Constance choisit de me faire visiter la bibliothèque. Quand je l'ai suivie, j'avais le cœur qui battait si fort que je ne pouvais pas parler. Nous sommes montées dans les étages, rez-de-jardin, haut-de-jardin, puis les autres jusqu'à la terrasse du vingt-deuxième. Le ciel était vif, traversé par le vent. Devant Paris, Constance racontait sa vie entre les quatre tours, semblables à des livres qui nous écoutaient : un ami menuisier chargé de l'entretien des volets en bois Okoumé qui protégeait les ouvrages du soleil ; l'ascenseur de l'aile sud qu'il ne fallait surtout pas prendre parce qu'il tombait souvent en panne ; l'entrée de l'aile ouest, fermée depuis les attentats à Paris – ce qui obligeait tous les salariés à traverser le parvis pour venir travailler. « C'était bien plus pratique avant, surtout en hiver ! Cette dalle est glaciale. Mais l'été, des restos éphémères s'y installent et c'est chouette de manger devant la Seine. » Je me taisais. Elle continuait. « Tu croiseras peut-être dans les couloirs des souffleurs d'images. C'est assez bizarre la première fois. Ce sont des bénévoles qui accompagnent des visiteurs malvoyants. Ils leur décrivent les salles, les livres, l'ambiance. La scène est surréaliste. Mais on s'habitue. J'ai fait semblant une fois d'en être une. Un des accompagnateurs était très beau. Je voulais le voir de plus près. — Et ? lui demandai-je. Que s'est-il passé ? — Nous avons fini dans le même lit. Je l'ai convaincu de se laisser bander les yeux pour partager mon expérience. Il a tellement aimé qu'il m'a pardonné quand il a compris que j'appréciais un peu trop le spectacle. Nous sommes restés ensemble plusieurs mois. Il y avait pris goût. » Puis elle me montra où était Décathlon, Monoprix, la pharmacie la plus proche et la meilleure boulangerie. Nous sommes allées manger dans un resto pas très loin. Les besoins de Constance étaient simples... Ce soir-là, quand je suis rentrée chez moi, j'ai changé d'itinéraire. Je ne l'avais pas fait depuis longtemps.

Le lendemain, j'ai attendu le coup de fil de mademoiselle Richard qui m'annoncerait mon renvoi. Et les jours d'après. Pendant des mois, j'ai cherché, au milieu des pubs et des lettres, un avis du recommandé qui m'avertirait de ma convocation pour un entretien de licenciement. Mais Constance avait raison. Mademoiselle Richard ne fit rien.

Peu à peu, j'espaçai mes visites chez elle. Je trouvais mille excuses inventées par mes collègues autour de la machine à café. Un technicien de l'atelier de restauration créa même un hashtag #au secours #mademoiselle Richard pour me venir en aide. Je ne sais si elle fut mise au courant, mais nos rendez-vous se

transformèrent. Désormais, elle m'attendait assise à son bureau, les volets toujours baissés. Elle me faisait signe de m'installer en face d'elle, avant de lire mon compte-rendu qu'elle me rendait sans un mot. Puis elle me congédiait. Une fois cependant, j'osai lui demander d'ouvrir les panneaux en bois. Elle me regarda avec un fin sourire. « Vous regrettez les toits ? » J'acquiesçai. « Eh bien, il fallait y penser avant ! » Ce fut son seul commentaire.

Commença alors une des périodes les plus heureuses de ma vie. Constance m'attendait chaque matin dans le hall de la station de métro Bibliothèque François Mitterrand. Elle arrivait par le RER C, moi par la ligne 14. Au début, quand je la retrouvais, j'étais muette. Je ne savais pas me comporter avec elle. Je n'avais pas eu d'autres amies que Betsy. Mes années de collège et de lycée s'étaient passées dans une indifférence grise. Mon corps avait changé en même temps que le continent où j'habitais et il m'était devenu aussi étranger que lui. Les autres filles m'aimaient bien. Jamais assez pour m'inviter aux soirées pyjama où elles apprenaient à danser ou parler des garçons ! Dans les fêtes, elles venaient vers moi, mais elles m'oubliaient assez facilement dans un coin. Je ne leur en fais pas reproche. Depuis *Carrie*, le livre de Stephen King, on croit que les adolescentes sont des monstres entre elles. C'est bête. Tout était ma faute. Je m'évitais. Je ne faisais aucun effort pour exister et je m'enfuyais quand elles s'approchaient trop près de moi pour m'aider. Avec Constance, j'appris à me voir. Des phrases aussi banales que « Ta robe est jolie ! » ou « Tu as fait quelque chose à tes cheveux ? » me faisaient me découvrir à travers elles. Je ne savais pas quoi répondre. Mais Constance était simple. Elle ne s'attardait pas sur les silences.

Notre premier fou rire éclaboussa un matin de pluie. J'étais en retard. Depuis qu'elle remarquait ma façon de m'habiller, je jetais tous les matins en boule sur le lit, pulls, jupes, robes, tee-shirts que j'avais essayés, dans cet ordre ou un autre, avant de la rejoindre. J'avais fini par reprendre mon vieux jean et un sweat délavé avant de rabattre mes cheveux sous la capuche de mon manteau. J'avais froid. Je ne me trouvais pas jolie. Je voulais me disputer avec quelqu'un. Je sautai sur le quai. « Viens, Mellie. J'ai quelque chose à te montrer. » Elle m'attendait à l'endroit habituel, sous l'horloge dans la station de métro. « Quoi ? Un clodo mort ou un rat qui le bouffe ? » C'est la première fois que j'étais aussi désagréable. « Suis-moi ! » Constance avait une volonté de douceur. Elle ne s'écartait jamais de ceux qu'elle aimait. Elle les contournait pour mieux les envelopper. Elle se dirigea vers le mur opposé, moi derrière elle qui traînait les pieds comme du temps d'Ana, quand je ne voulais pas aller à l'école.

— Lis.

Sur les murs de la station de métro *Bibliothèque François-Mitterrand*, il y avait à mi-hauteur, incrusté dans le carrelage, un médaillon doré avec écrit à l'intérieur : *Les petites pattes fines qui tâtonnent sur les pierres. Julio Cortázar.*

J'éclatai de rire, elle avec moi. Je ne sais plus pourquoi : la citation, les mots, étalés sur le blanc sale des murs comme sur les pages d'un livre à moitié effacé, ou la présence de Constance qui ne m'abandonnait pas en dépit de ma triste figure.

De ce jour, nous prîmes l'habitude de chercher une des cent-quatre-vingts citations dispersées dans la station pour représenter, selon les mots de Wikipédia qui nous avait fourni l'explication, *l'universalité de la culture*, avant de partir travailler auprès de nos chers recueils qui en contenaient bien plus. Je ne crois pas que nous les ayons toutes trouvées.

Si nous avions le temps, nous nous arrêtions pour boire un café au coin du boulevard Masséna, elle, avec un pain au chocolat, moi, un croissant. Je me souviens des grosses miettes pleines de beurre qui tombaient dans le noir de ma tasse. D'autres collègues nous rejoignaient. Constance sortait pour fumer une cigarette. Elle écartait ses cheveux en se penchant vers la flamme avant de souffler la fumée en relevant la tête. J'aimais ce nuage sur le rouge de l'auvent qui recouvrait le trottoir, le rouge des voitures qui freinaient dans le gris des rues, des avenues, envahies par les passants qui tâtonnaient avec leurs petites pattes fines sur les trottoirs entre des arbres noirs et les pierres des façades ruisselantes de pluie.

Puis nous entrions dans la Bibliothèque.

Constance, souvent convoquée dans les étages supérieurs pour des réunions de service, me laissait dans le hall d'entrée. Je bifurquais vers les escalators pour me rendre au sous-sol. Dans la clarté diffuse du matin, les plaques de métal tissé renvoyaient une lumière laiteuse. Combinée au grisé du béton et à la couleur mauve des moquettes, cette descente dans les profondeurs exerçait sur moi une puissance hypnotique. Quand je m'asseyais à mon bureau, j'étais devenue une autre. Constance appelait cet état dans lequel elle me retrouvait plus tard le syndrome d'Eurydice. « Tu n'as pas laissé ta vie au-dehors quand tu franchis les portes d'ici, Mellie. Il faut te secouer. Autrement un jour, tu ne remonteras plus à la surface. » Je hochais les épaules en souriant. Mais j'avais peur qu'elle n'ait raison.

Le soir, nous sortions toutes les deux dans Paris. Vues d'en bas, les rues sont jolies aussi. Pas besoin des dômes et des toits de mademoiselle Richard ! J'adorais m'y promener. Nous mangions des gâteaux chez Starbucks, éliminions les calories à la piscine des Halles avant de finir la soirée dans un cinéma en nous gavant des pop-corn sucrés. Je tentais de lui inculquer la peur des colorants, la maîtrise du légume bio. Mais elle se moquait de moi. Constance aimait goûter ! À tout. La gourmandise n'est pas un défaut. C'est la qualité du bonheur. Avec elle, j'appris – c'est un peu bête à dire –, à être femme. Ce n'est pas à la mode. Il faut plutôt donner dans le *Genre* en ce moment. Ne pas choisir son sexe, pour

ne pas être le deuxième peut-être ? Je ne sais pas. Mais comme c'est dommage ! Moi qui étais passée à côté de tout cela à cause de mon obsession pour les livres et les écrivains, je dégustai la saveur particulière de mon corps. Je découvrais les jupes, les chaussures à talons dorés, les soutiens-gorge en dentelle et le rouge à lèvres bleu. Nous passions nos soirées dans un bar à ongles à essayer des vernis dont le parfum me tournait la tête comme le meilleur des vins. Parfois nous faisons un *after* au Séphora des Champs-Élysées jusqu'à la fermeture après avoir essayé avec passion mascaras, blush et parfums capiteux. Se faire belle... C'est un assez joli programme pour une vie et j'espère bien porter un string le jour de mes cent ans, Thomas ! »

Ils éclatèrent de rire ensemble.

— Ma grand-mère était comme vous, Mellie ! finit par reprendre Thomas, les yeux encore brillants.

— Pour les strings ?

— Non, je ne pense pas qu'elle n'en ait jamais eu ! Elle ne voulait pas abandonner, même quand elle allait mourir. Je me souviens de ma mère quand elle est sortie de sa chambre à l'hôpital : elle avait la trace de son rouge à lèvres sur sa joue. Son dernier baiser. J'ai voulu l'essuyer. Papa m'en a empêché. J'ai supplié maman pour qu'elle la fasse disparaître. Je croyais que c'était la marque de la mort. Mais elle l'a gardée jusqu'à ce qu'elle s'efface seule, dans les draps ou les larmes... Je ne sais pas.

— Je suis désolée, murmura Mellie.

— Je ne m'en souvenais plus.

Il avait une voix de plomb.

— Si vous voulez Thomas, je peux prendre votre souvenir et le mettre dans ma bibliothèque. Je le trouve très beau.

Il reconnut sa phrase de la veille avant qu'il ne la quitte.

— Et que s'est-il passé après, Mellie ?

— Après ? demanda-t-elle surprise.

— Après, dans la bibliothèque. Vous disiez que vous partagiez votre temps entre Constance et la Bibliothèque...

— Vous voulez que je reprenne tout de suite ?

— Oui. Je préférerais.

« La remarque de Constance sur mon syndrome d'Eurydice m'avait fait réfléchir, expliqua Mellie sans le regarder, contrariée par les sautes d'humeur de Thomas qu'elle ne comprenait pas. Je ne voulais plus avoir cette sensation de me couper en deux à chaque fois que je franchissais les portes de la bibliothèque. Pourquoi abandonner tout ce qu'elle me faisait découvrir au-dehors dès que j'arrivais à mon travail et me cloîtrer dans mon bureau comme si j'étais presque morte ? Mon logiciel pour enfants n'avancait plus. Des retards dans l'écriture du code et un mauvais travail des intégrateurs graphiques me laissaient du temps libre. Jusque-là, je n'avais pas osé dépasser l'angle du couloir Ouest pour rester à proximité d'un éventuel appel de mademoiselle Richard. Mais je n'avais plus rien à craindre. J'élargis le cercle de mes habitudes.

Constance travaillait dans une autre aile. Je la rejoignais dès que je le pouvais. Elle s'occupait de Gallica, le département numérique de la Bibliothèque. Elle était chargée de sauvegarder des pages Internet pour conserver la mémoire des écrans à un instant T. Un de ses amis avait composé en secret un algorithme qui faisait le travail à sa place. Quand elle arrivait le matin, elle appuyait sur un bouton et le bourdonnement de la machine s'élevait dans le sous-sol comme une chaudière bien réglée. Pendant ce temps, elle contactait des auteurs pour leur proposer d'enregistrer chaque jour l'état d'avancement de leurs travaux. Depuis qu'ils écrivaient sur les ordinateurs, un domaine entier de la recherche universitaire se trouvait menacé. Aujourd'hui, que saurions-nous de la lente construction du style de Proust s'il avait été un as du traitement de texte ?

Je l'aidais. J'aimais trouver les adresses, les numéros de téléphone, qui se cachaient derrière les pseudos, comme au temps du smiley ou de Rosa quand nous cherchions des indices, Ana et moi, sur sa Compagnie. Les maisons d'édition, souvent débordées, ne répondaient pas à nos courriers. Il nous fallait mener un véritable travail d'enquête pour les débusquer dans le maquis des réseaux sociaux. Quand nous avons enfin atteint notre cible, nous étions aussi heureuses que les policiers de nos séries préférées et nous allions fêter notre victoire sur une péniche amarrée sur la Seine, un peu en amont des Tours. Les happy hours y étaient généreux, le spectacle de l'eau boueux. Constance aimait s'asseoir au bar. Elle draguait le serveur qui nous servait des tequilas à quatre heures de l'après-midi. Je trouvais cela romantique... Avec le recul ? Alcoolique, au mieux... Mais, quand je nous voyais dans le miroir en face de nous, si jolies avec nos talons hauts et nos épaules découvertes, je croyais être devenue un personnage de roman. Il ne manquait qu'un Scott Fitzgerald pour compléter le tableau. Dans ces moments-là, j'écartais prudemment mes souvenirs de Brad qui poursuivait Ana sur la plage.

— Tu es si radieuse quand nous avons retrouvé un écrivain, me dit un jour Constance après deux tournées de shots acides.

— Pas toi ?

— Non, pas comme toi, Mellie. Depuis que tu m'aides, mon taux de succès a été multiplié par quatre. Je vais pouvoir demander une augmentation.

— N'hésite pas.

— Tu ne préférerais pas travailler avec moi ? Je peux demander ton transfert dans mon service. Le réseau des bibliothèques numériques se développe et j'ai besoin d'y consacrer plus de temps. Nous cherchons à les connecter ensemble et une course mondiale est lancée. Seules les vingt premières auront le droit d'intégrer cette superstructure. Je dois améliorer la qualité du site Gallica et sa fréquentation.

— Et moi là-dedans ?

— Tu continuerais à t'occuper des auteurs. Je te laisse le secteur.

— Je vais y réfléchir.

Mais je savais déjà que j'allais dire non. Les trouver était ma passion, les rencontrer, une telle déception !

J'avais rangé les écrivains en trois catégories : le puriste qui niait l'existence des ordinateurs et me raccrochait au nez en grommelant « le mouvement de la main, le mouvement de la main » ; le menteur qui ne voulait pas se trahir dans cette querelle des anciens et des modernes et préférait mettre sur son profil Facebook un stylo à plume comme s'il ne connaissait pas le mot informatique ; l'hypocrite, qui, secrètement flatté par notre reconnaissance inattendue – c'était toujours un auteur confidentiel – le téléphone à peine éteint, courait acheter un clavier pour que soit conservé dans les Archives nationales le souvenir de gribouillages que personne ne lisait. Quand je raccrochais, j'avais toujours un peu mal au cœur. J'aurais tant voulu qu'ils soient à la hauteur de mon rêve d'enfance ! Même les auteurs de la maison bleue, si exaltés et étranges, me semblaient supérieurs. Ceux-là n'étaient que de tristes humains. Et puis, je ne voulais pas travailler avec Constance. Je craignais que des rapports hiérarchiques ne modifient notre amitié. Le comprit-elle ? Elle n'insista pas.

Une routine s'installa. Les sorties, les rires, le goût de la Tequila et le parfum des blushs. Nos histoires de bureau... Pourtant, parfois, le soir, sans avoir besoin de nous donner rendez-vous, nous nous retrouvions à l'heure où tout le monde partait. Je m'asseyais en face d'elle et nous attendions. Peu à peu, le silence venait. Il s'étendait sur les bureaux vides, les couloirs, les escalators qui s'arrêtaient l'un après l'autre, le vaste hall du rez-de-jardin. Puis ils montaient le long des quatre tours avec leurs noms étranges – Temps, Lois, Nombres, Lettres –, avant de se glisser le long des parois de verre et d'acier jusqu'à la terrasse du vingt-deuxième et le ciel sans limites. Alors, tandis que les livres s'endormaient

au-dessus de nous, nous nous resserrions l'une contre l'autre, doigts contre doigts sur le clavier, avant de nous enfoncer dans le réseau des bibliothèques numériques. Constance avait inventé des noms pour nos promenades : le sentier généraliste, le parc à thèmes, le voyage à travers les langues. Une fois, elle m'a même entraînée dans l'univers étrange d'une bibliothèque en braille. Cette expérience sensorielle m'a bouleversée. « Nous avons tous en nous une bibliothèque qui ne ressemble à aucune autre. Elle n'a pas de murs, pas de tours. Il suffit d'y penser pour qu'elle apparaisse. Elle est partout. Tu verras, toi aussi tu la découvriras. » Elle avait raison. J'ai fini par la construire. Au centre, j'y ai placé la majestueuse *Europeana Regia* avec ses centaines de manuscrits du Moyen-Âge numérisés et, autour, les vingt plus belles bibliothèques au monde. Dans un endroit reculé, j'ai mis, dans mon cabinet des curiosités, *les phares de l'École des Ponts...* »

Et tandis que Mellie parlait, son visage s'éclairait. Elle prenait soudain l'apparence d'autres lieux. Thomas la suivait. Il la voyait s'attarder sous le ciel baroque des plafonds de la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Gall avant de s'échapper vers les salles épurées de Stuttgart, où les couvertures colorées des ouvrages dessinaient une peinture abstraite. Puis elle dévalait des escaliers, tour à tour, tortueux, majestueux, minimalistes, pour revenir soudain vers une forêt de colonnes, de marbres ou de porphyres, qui partaient à l'assaut d'une Jérusalem céleste où les visages avaient la forme de livres et de mots. Elle citait du grec, changeait pour le latin, écorchait d'autres langues. Et la salle tournait autour d'eux. Thomas mesurait d'instinct que ce soir ou demain, il surferait sur Internet à la recherche des lieux dont elle parlait pour se souvenir de ses yeux quand elle rêvait. Parfois, elle hésitait, revenait en arrière. Il craignait qu'elle ne le laisse, pensait dans le même temps que c'était ridicule. Il avait retrouvé sa vie : nouveau billet d'avion ! Téléphone portable ! Ordinateur ! Il ne pouvait plus feindre d'ignorer qui il était, ni ce qu'il avait à faire. Mais aujourd'hui, il voulait seulement l'oublier encore un peu et, quand elle revint à elle, qu'elle reprit son histoire, il éteignit son smartphone.

Il ne l'avait jamais fait jusqu'à cette rencontre.

« Constance était très occupée par son nouveau projet de bibliothèque numérique, continuait Mellie, la main qui passait du Kindle au stylo. Je la voyais moins. En plus, elle était tombée amoureuse d'un danseur de Salsa. Un crétin ! Quand je lui ai demandé pourquoi elle l'aimait, elle a répliqué avec un sourire gourmand : « Pour ses fesses ! » La conversation tournant court les soirs où nous sortions ensemble, je les évitais. J'aurais dû être malheureuse ! Je ne sais même pas si j'ai eu le temps de m'apercevoir que nous étions en train de nous éloigner...

J'aidais souvent une hôtesse à l'accueil. Elle avait un grain de beauté dans le cou et un tatouage de feuilles sur la main. Chaque fois qu'un visiteur entra, il nous laissait manteau et sacs. Nous lui remettions en échange une mallette transparente, « pour des raisons de sécurité », murmurait ma trop jolie collègue, sa main de feuilles tendue vers son interlocuteur qui lui abandonnait ses vêtements en contemplant son visage blond. La jeune femme leur demandait ensuite où ils voulaient se rendre avant de leur indiquer le chemin de son index boisé.

Le rez-de-jardin était réservé aux chercheurs. Ils ne pouvaient y pénétrer qu'après avoir eu un entretien avec le service d'orientation des lecteurs, chargé de leur remettre une accréditation. Le bureau était mal signalé. Je les y emmenais. J'aimais les voir trembler quand ils exposaient leur sujet d'étude avant de tendre une liasse de formulaires administratifs. Le badge remis, je voyais leurs épaules s'abaisser dans un mouvement de soulagement qui me ravissait. J'y voyais un rite de purification. Car, en dépit de mes progrès considérables, je n'avais pas totalement perdu l'impression que la Bibliothèque marquait l'entrée dans un autre monde. Puis je les guidais vers les différents étages. Je parcourus ainsi tous les départements de collections.

Quand je n'avais plus rien à faire, je traversais la salle des périodiques pour rejoindre l'ABS, l'Arrière-Banque de Salle, où l'on avait besoin de moi pour monter dans les étages et débloquer les nacelles qui transportaient les ouvrages des magasins vers les salles de lecture. Elles se coinçaient souvent dans les rails automatisés. Le plus difficile était de trouver l'endroit et j'ai fait des kilomètres dans ce labyrinthe.

Un jour, je m'aperçus que je sifflotais entre les rayonnages. Je collai mon chewing-gum sous une étagère pour marquer la date d'une pierre blanche ! J'avais vaincu cette peur des livres qui ne me quittait plus depuis mon séjour dans la maison bleue. J'étais si fière de mon exploit que je suis redescendue aussitôt au sous-sol pour prévenir Constance. Elle s'inquiétait encore de mon syndrome d'Eurydice qu'elle percevait au fond de moi comme une flamme mal

éteinte, malgré tous mes efforts pour lui cacher mes retours de mémoire. Je voulais lui annoncer la bonne nouvelle. Elle rirait du chewing-gum qui n'existait pas dans son monde numérique. Peut-être voudrait-elle venir le voir avec moi ? Elle me manquait ! Nous n'étions pas sorties ensemble depuis plus de quinze jours et j'avais rayé de ma playlist tous les morceaux de salsa. Mais je me suis trompée de couloir. À un embranchement, j'ai tourné du mauvais côté. J'ai ouvert sans frapper.

— Qui vous a permis d'entrer ? a hurlé un homme au lieu du visage souriant de mon amie. Vous venez de me faire perdre dix feuilles d'or ! J'avais mis le panneau pourtant. Regardez, devant vous.

Je m'écartai, pris le temps de lire le morceau de carton scotché avec un ruban orange : NE PAS ENTRER ! Je me suis tournée vers la silhouette qui s'agitait à l'autre bout de l'atelier. Je reconnus le restaurateur de manuscrits qui avait eu l'idée du hashtag #ausecours #mademoiselleRichard.

— Il va falloir les rembourser, Mademoiselle !

— Quoi ? Des feuilles d'or... Mais qu'est-ce que c'est ? balbutiai-je, la main sur mes lèvres, les yeux posés sur lui pour tenter de l'amadouer.

Une dissertation ennuyeuse sur les techniques de l'enluminure me semblait la meilleure solution pour faire des économies.

— Approchez, répondit-il d'une voix conciliante.

Je le rejoignis. J'avais mis ce jour-là une très jolie robe qui dansait autour de moi. Je la relevai un peu sur mes jambes quand je m'assis à côté de lui. Je me penchai sur une coupelle. Il prit une pince à épiler pour sortir une larme dorée qu'il agita devant mes yeux.

— Vous voyez, me dit-il, les feuilles d'or sont d'une extrême finesse. Elles ne supportent pas le moindre courant d'air. C'est pourquoi je préviens toujours quand je les travaille.

— Je peux toucher ?

Je posai doucement ma main sur son bras.

— Non, surtout pas ! Il faut les prendre avec ce couteau à dorer. Il est impossible de les manipuler directement, car le gras naturel de la peau les déchire.

Il pressa doucement mes doigts dans sa paume. Puis il les fit aller les uns contre les autres.

— Vous voyez...

Je m'écartai en poursuivant le geste. Il avait raison. Il y avait bien une fine couche, douce comme du savon. Je levai la tête vers lui. Il me fixait.

— Mais je sais qui vous êtes ! Mellie, la jeune martyre de mademoiselle Richard. Je vous ai offert un hashtag il n'y a pas si longtemps. Il a fonctionné ?

— Parfaitement. Je suis libre désormais... Grâce à vous ! Je vous ai cherché pour vous remercier, continuai-je faussement. Mais je ne connaissais pas votre prénom...

— François.

— François, merci. Vous m'avez sauvée.

Je l'embrassai sur la joue. Il sentait l'ammoniaque et d'autres parfums que je n'arrivais pas à reconnaître, à l'exception d'un seul.

— C'est étrange : vous sentez la mer, François. La mer à Paris, c'est impossible !

— La colle de poisson ! s'exclama-t-il, ravi d'avoir été deviné. Je m'en sers pour confectionner le liant avant d'étaler les pigments. C'est une très vieille technique, mais je la trouve bien supérieure à la Mixtion 12 heures qu'on trouve dans le commerce. Toutes les techniques anciennes d'ailleurs...

Il se tourna vers le fond de la pièce. Des étagères supportaient de pots de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Au milieu de ce fouillis, des pinceaux dans des bocaux à confitures maculés de trace de doigts trempaient dans un liquide épais. François prit quelques échantillons avant de revenir vers moi.

— Je fais tout moi-même – il élevait des flacons devant mes yeux –, le vert, à partir de la malachite ou du vert de gris. Le jaune, c'est du safran, de la sève de chélidoine ou de l'orpiment. Pour obtenir les rouges cramoisi ou vermillon, de l'oxyde de plomb, du cinabre, des kermès rouges – ce sont des cochenilles –, du murex, fameux coquillage. Quant au bleu. Le bleu...

Je me figeai en pensant au bleu de la maison de Rosa.

— Tendez votre main, Mellie. Vous tremblez...

Il versa alors une poudre qu'il dispersa avec son pouce dans ma paume avant de suivre lentement les lignes de ma main qui se couvrirent de traits bleutés. Je me laissais faire, incapable de bouger. « Lapis Lazuli », finit-il par murmurer d'une voix émue. « Une pierre semi-précieuse... » Il attrapa soudain mon poignet qu'il tordit. Je laissai tomber le sable bleu qu'il récupéra dans une gaze sortie de sa poche sans que je m'en aperçoive. Je m'écartai. Il me tendit un chiffon maculé de pigments. L'or côtoyait le vermillon. J'y ajoutai en m'essuyant quelques fines particules de bleu.

— Je peux le garder, François ? On dirait des armoiries.

Il eut un vague mouvement du dos pour me dire oui pendant qu'il remettait en place tous les flacons. Quand je fermais la porte, il n'avait toujours pas prononcé un mot. Constance n'était pas dans son bureau. Ce soir-là, je rentrai chez moi avant la fermeture. »

Mellie s'interrompit. Derrière eux, un homme s'était levé. Il criait. Il fit le tour de la table pour agripper par le bras de la femme en face de lui. Mellie la reconnut : le livre de l'amoureuse à choix multiples ! Sa couverture était une photo de Shiva. Un jeune homme qui passait à côté d'eux chuchota : « Il s'agit

d'un de ses amants à qui elle a raconté ses nombreuses conquêtes. Elle ne l'avait même pas reconnu. La bibliothécaire est allée chercher la sécurité. »

Mellie, inquiète, tournait la tête de l'un à l'autre avant de revenir vers Thomas qu'elle ne distinguait plus. Elle détestait la violence, les cris, et une rougeur sombre envahissait le haut de ses joues. « Nous pouvons sortir un instant. Vous n'avez pas l'air bien », lui dit Thomas. Il tirait déjà la table, attrapait son manteau, le sien, dont il lui couvrit les épaules. Le vent avait une odeur d'algue. Il lui proposa de faire un tour. Elle avait froid. Elle hésitait. Combien de temps tout cela durerait-il ? Elle entendait encore les cris, des glissements de chaises sur le sol. Thomas attendait. Il commença à descendre l'escalier. Il s'éloignait. Mellie le suivit. Devant le restaurant du phare, il se retourna vers elle. Mais elle refusa de monter pour boire un café.

« Je préfère marcher, dit-elle. Il y a un parc, pas loin d'ici. J'aime aller y lire. »

Ils descendaient les rues en silence. Les arbres formaient une voûte au-dessus d'eux. Au feu rouge, il la dépassa. Elle lui prit le bras : « Ce n'est pas de ce côté. » Elle l'entraîna vers une avenue qui s'enfonçait entre des immeubles. Ils marchèrent encore. Il prit dans sa veste son téléphone qu'il ralluma. « J'attends un appel, Mellie », lui expliqua-t-il. Elle ne répondit pas. Elle cherchait le sien dans son sac et soupira, soulagée : trois barres de signal ! La bibliothèque pourrait la joindre. Elle était partie un peu vite. Elle s'inquiétait. Mellie releva le col de son manteau. Le jardin n'était pas loin. Tandis qu'elle marchait, elle pensait à François. Elle ne se retourna même pas pour voir si Thomas la suivait.

François, le restaurateur de manuscrits de la grande Bibliothèque fut le premier amant qui avait compté pour elle. Bien sûr, elle avait connu d'autres garçons avant lui. Au lycée, c'était un peu un passage obligé. Et puis, elle avait un tempérament curieux. Elle voulait savoir ce qu'il y a de si mystérieux dans un lit pour que des générations de femmes soient menacées de mort si elles y pénétraient sans autorisation ! Quand elle avait ouvert sa bouche au premier garçon qui voulait l'embrasser, elle avait pensé à Ana. Elle la revoyait serrée contre Daniel qui venait de jeter sa planche de surf au loin pour l'enlacer. « Pars, Ana ! » avait-elle crié en la voyant. Puis elle s'était mise à courir pour la délivrer avant de comprendre que sa sœur aimait cela. Mais ses premières fois ne lui avaient pas appris ce qu'elle avait entraperçu ce jour-là, un éclat ténébreux et vibrant comme une corde sur le point de se rompre qu'elle cherchait à retrouver dans les accords physiques d'étreintes bousculées et avides. Elle se laissait facilement inviter, ne regrettait jamais rien, oubliait dès qu'elle était sortie de la chambre les positions étranges de l'amour, gymnastique érotique au lieu du grand bouleversement dont les livres, et ses amies, parlaient sans fin.

François était revenu le lendemain pour lui offrir un autre de ses chiffons. Les couleurs avaient changé. Vert et or. Elles semblaient faire un dessin de fleur qui s'était dissous dès qu'elle l'avait pris. « C'est de la magie ! — Passez quand vous voulez, je vous expliquerai comment je fais. » Elle l'avait rangé à côté de l'autre au fond d'un tiroir de bureau. Il revint. Le tiroir se remplit. Elle pensait au mouchoir que les damoiselles jettent parfois vers des chevaliers en armure. Mais qui était la dame ? Où était l'armure ?

Souvent, avant de rentrer le soir, elle faisait un détour pour le voir. Elle se penchait sur des dessins de vierges bleues dont le visage pâle la regardait. Des feuilles d'acanthé s'enlaçaient dans leurs cheveux. Elle scrutait les arabesques des enluminures qui dessinaient des lettres aériennes. François savait raviver leurs couleurs, redonner de la fraîcheur à des peintures ternies par le temps. Il lui détaillait la souplesse des parchemins, la finesse du trait qui réapparaissait au gré de ses interventions sur les différentes couches. Elle comprenait la lenteur, admirait ces artistes sans nom qui mettaient des formes sur des mots calligraphiés avec des volutes singulières. Alors, elle se penchait pour les entendre, si près que, parfois, il la tirait en arrière, les mains sur ses épaules, sur ses joues, vers sa bouche qu'il ne touchait jamais, comme s'il voulait la sauver de la noyade, l'éloigner d'un fleuve sur les rives duquel ils avançaient, dans cette partie sombre du sous-sol que les bruits, et les autres, avaient depuis longtemps déserté.

Un jour, il lui montra une enluminure sur laquelle il effectuait une restauration difficile. Il n'était pas venu la voir depuis trois jours. Elle s'aperçut qu'il lui avait

manqué quand elle le suivit. Il avait une nuque puissante partagée par une ligne profonde.

La miniature représentait *Mélusine allaitante* : une femme nue à la queue de poisson, entourée de colonnes graciles qui soutenaient créneaux et tours d'un château. On devinait son sein. Au fond, il y avait un lit.

Ce soir-là, ils allèrent au restaurant et chez elle. Il la déshabilla avec minutie, comme s'il retirait des couches sur son corps. Elle se laissait faire, le souffle court et, quand elle lui demanda de prendre sur son bureau un pinceau pour la caresser au creux de ses jambes, il sourit, conquis par cette audace, qui la courba dans ses bras. Elle pensa à son double de peinture. Elle n'avait jamais rien ressenti de pareil.

Elle sortit avec lui. Il apportait ses pigments qu'il appliquait doucement sur la pointe de ses seins, le creux de ses hanches, parfois avec une brosse souple, d'autres fois au doigt. Ses mains puissantes avaient le modelé de la soie. Elle le lui dit. Il appuya plus fort. Elle cria.

Mais il avait l'amour méticuleux. Il refermait les pots de ses préparations entre deux étreintes. Il passait l'aspirateur sur les draps de leur lit pour récupérer la poussière de cochenille ou d'orpiment envolée dans la fougue de leurs baisers. Bientôt, il cessa de venir les bras chargés de baumes et de senteurs. Elle demanda pourquoi. Il prétextait les attentats, la sécurité, les lourdeurs administratives. Tout changea. Il se mit à ranger ses vêtements comme ses pots sur ses étagères avant de la prendre à grands coups de sexe qui la laissait pantelante et déçue. Elle voulait rompre chaque matin, ne supportait plus de voir ses chaussettes bien pliées dans les chaussures alignées toujours à la même place ; elle attendait, retournait le soir dans son atelier pour lui dire qu'elle ne voulait plus de lui ; renonçait en regardant ses mains effleurer les parchemins ; les voulait à nouveau sur sa peau à elle, avec tous ses pigments qui la transformeraient en femme de couleur, elle qui n'en avait jamais eu ; espérait encore... Un samedi après-midi, il la frappa. Elle ne sut jamais pourquoi. Elle eut un bleu sur la cuisse, bleu comme le manteau d'une vierge. Il recommença. Elle ne dit rien.

Constance les invita un soir à sortir avec son danseur de Salsa dont elle se lassait. « Pourquoi restes-tu avec François, Mellie ? lui demanda-t-elle, puisque tu ne l'aimes pas. — Pour son pinceau, qui est très petit, à vrai dire, et pas très souvent dur. » Elles quittèrent leurs amants toutes les deux cette nuit-là.

Le lendemain, Mellie téléphona à Ana. Elle ne l'avait pas fait depuis longtemps.

— Oh, Mellie, je suis si contente de t'entendre. Je t'ai appelée souvent, mais tu ne réponds pas.

— Et toi, comment vas-tu, Ana ?

— J'attends un enfant. Je vais avoir une petite fille cette fois, Mellie, une petite fille, comme nous.

Mellie avait raccroché sans lui parler des coups.

Elle se souvenait d'être sortie pour manger des sushis en bas de chez elle. Il pleuvait gris comme tous les jours à Paris, puis quelque chose s'était apaisé en elle, un sentiment glissant. Deux fois dans la même année, elle avait combattu. Et elle avait gagné ! Mademoiselle Richard et François, qu'elle croisait tous les jours, firent semblant de ne plus la connaître...

Mellie s'arrêta. Elle regarda autour d'elle comme si elle s'attendait à voir les rues grises de Paris, la Seine et les tours de la grande bibliothèque au lieu des petites maisons en bois qui s'agrippaient à la colline sous le phare. Elle chercha Thomas. Elle revint sur ses pas, le découvrit, appuyé contre un mur en train d'écouter son téléphone, le visage dur et contrarié. Il lui fit signe de continuer. Elle repartit, se trompa, revint en arrière, découvrit le parc devant elle. Elle s'assit sur le banc devant les grilles. Comme ça, il la verrait. Des enfants jouaient dans un bac à sable. D'autres glissaient sur un toboggan. Le vent apportait les bruits du port et son odeur lourde. Parfois, on entendait la sirène d'un bateau. Son téléphone sonna. Elle le récupéra au fond de son sac. C'était Linda Kerr. « Mellie, mais où êtes-vous donc ? Nous vous cherchons partout. La réunion a repris. Il faut que vous reveniez tout de suite. — Je fumais une cigarette. J'arrive ! Dans moins de cinq minutes ! » Elle voulut prévenir Thomas. Elle ne le trouva pas. Il avait dû se perdre. « Dommage ! pensa-t-elle. Je commençais à m'attacher à lui. »

Elle refit le chemin à l'envers. Sur le seuil de la bibliothèque, elle s'arrêta un instant. Le ciel se couvrait à nouveau. Elle ne le voyait toujours pas. Il était parti cette fois. Son rendez-vous sûrement. « Le travail, soupira-t-elle. Cet homme ne savait-il donc faire que ça ? »

Elle reprit sa place, aligna ses affaires. Une femme anguleuse se dirigeait vers elle. « Je vais devoir adapter mon histoire si je ne veux pas qu'elle parte trop vite, pensa Mellie. Pas le genre à croire comme Thomas qu'un smiley puisse parler... »

— Désolé, Madame. Je n'ai pas fini le livre.

Thomas Hamilton lui arrachait la chaise des mains. Il s'assit.

— Et alors. Mellie, que s'est-il passé après ?

— Après ?

— Après la première rencontre avec le restaurateur de manuscrits, êtes-vous tombés amoureux l'un de l'autre ?

« Non Thomas, mentit Mellie, les yeux dans les siens. François était un homme assez ordinaire en dehors de son atelier, un peu gros avec cette odeur étrange d'épices et de poisson qui le suivait partout. Il ne vivait que pour son travail et il valait mieux ne pas s'interposer entre lui et ses pigments. Je ne vous ai raconté notre rencontre que pour les conséquences qu'elle a eues sur ma vie. Mais avant de vous expliquer comment, je dois finir mon histoire avec le chewing-gum. Grâce à lui, je me fis une nouvelle amie.

Un après-midi, peu de temps après ma première visite à l'atelier de restauration, je vis arriver à l'autre bout du hall, une jeune femme qui descendait des étages. « Elle vient pour toi, Mellie, dit ma collègue tatouée. J'en suis certaine. » Moi aussi ! Elle se dirigeait vers l'accueil sans dévier d'un pas. Son regard me crucifiait déjà. Je me recroquevillai. Je connaissais cette démarche de combat quand Rosa s'approchait de moi dans le bureau de la maison bleue.

— Vous êtes Mellie ? me demanda-t-elle sans en douter.

Je fis un oui étranglé.

— La Mellie qui court dans les couloirs pour décoincer les nacelles qui transportent les livres ?

— Je ne suis pas la seule à faire ce travail, tentai-je d'argumenter.

— Oui, mais vous êtes la seule à le faire en jogging et en sifflotant qui plus est. C'est à vous.

Et elle colla le chewing-gum sur le comptoir, entre nous deux. Mon chewing-gum ! Je la regardai sans rien dire. Puis j'éclatai en sanglots. Je pleure rarement, toujours à contretemps. Mais cette fois-là, les larmes me débordèrent. Violaine – c'était le nom de mon accusatrice – aimait le calme plus que la pitié.

— Ce n'est pas si grave. Ce n'est qu'un petit bout de chewing-gum.

Je la regardais, anéantie par la description : un machin collant, pas le Graal de ma peur

— Allons boire un café, dit Violaine. Je n'aime pas faire pleurer. Et puis vous devez m'expliquer pourquoi vous parcourez les rayonnages dans les étages avec ce jogging blanc qui vous fait ressembler au lapin d'Alice au Pays des Merveilles. Je ne sais pas ce qui m'a le plus surpris quand j'ai regardé les vidéos de télésurveillance pour savoir quel était l'abruti qui déglutissait dans mes livres, le jogging ou les chaussures rose fluo ? Où peut-on trouver un tel accoutrement ?

— Au Décathlon de La Défense !

Voilà comment une amitié peut naître : à cause d'une tenue de sport. Elle a repris en me tutoyant cette fois :

— Très bien... Et peux-tu me dire pourquoi tu as collé ton chewing-gum au-dessus de l'exemplaire original du *Clélie* de mademoiselle de Scudéry ? Voulais-

tu marquer l'endroit d'une pierre blanche afin de te guider dans ton histoire d'amour ?

Je lui souris, sans comprendre, comme au temps de la maison bleue quand ils péroraient tous sur des figures de style aux noms imprononçables. Elle s'en aperçut. Elle reprit :

— C'est dans ce livre que l'on trouve la Carte du Tendre qui trace sous la forme de village et de chemins, les différentes étapes de la vie amoureuse d'une précieuse au XVIIe siècle. Pour aller de Nouvelle-Amitié à Tendre-sur-Estime, il faut passer par le lieu de Grand-Esprit auquel succèdent les agréables villages de Jolis-vers, Billet-galant et Billet-doux. Lequel voulais-tu visiter ?

— Aucun. Et on va directement dans un lit aujourd'hui.

— Quel ennui, Mellie ! Les hommes ne savent plus parler aux femmes. Crois-moi, il n'y a pas que le lit ! Tu changeras peut-être d'avis quand tu auras lu tous ces beaux textes. Je te prêterai *La Princesse de Clèves*.

La première fois où je suis montée la voir, j'ai dû faire un pèlerinage devant l'exemplaire de Mademoiselle de Scudéry. Violaine avait ouvert l'édition originale jusqu'à la fameuse carte avec des gants blancs pour ne pas l'abîmer et je me suis demandé qui était le véritable fantôme : nous ou lui, avec ses pages raidies par la poussière. Il me semblait entendre le rire des femmes qui commentaient perfidement les méandres du fleuve et les oublis des hommes. Des petits traits dessinaient les blés dans les champs. Je les écoutais qui se frottaient dans le vent les uns contre les autres, harpe d'herbe qui jouait le chant du désir, des caresses et des amours qui se défont. Violaine souriait légèrement. Ses yeux changeaient et son visage aussi. C'était un paysage fascinant à contempler, une danse dans la nuit qui enveloppait les livres. Nous, toutes les deux, et eux, qui tournaient sur la ronde des siècles dans l'ombre du silence. C'est très émouvant un livre qui a traversé le temps !

— Pardonne-moi pour le chewing-gum. Il n'avait pas sa place ici, Violaine. Il est trop ...

Je ne trouvais pas le mot. Elle me montra alors de son index ganté *la Mer Dangereuse* où la passion peut éclater, pleine d'écueils et de dangers.

— Tumultueux, proposa-t-elle.

J'approuvai.

Je pris l'habitude de venir la retrouver dès que j'avais un moment de libre. Avec elle, j'appris comment dater les livres d'après leurs reliures et même à reconnaître parfois le nom de celui qui l'avait faite. Elle m'emmenait visiter les autres étages. Je devins une habituée du cercle fermé des archivistes. J'aimais les écouter parler pendant des heures sur le glissement d'une lettre, la forme d'une hampe, l'emploi audacieux d'une tournure grammaticale ou une occurrence rare. Un soir, ils discutèrent pendant des heures de l'adjectif rouge

dans *Les Mémoires* de Philippe de Commines parus en 1540 pour déterminer s'il était le premier écrivain à avoir mis de la couleur dans une description. J'étais ravie.

Constance remarqua la transformation qui s'était opérée en moi un soir, au cinéma. Devant Alien qui croquait et déchirait tout sur son passage, je n'ai pas crié. « Que se passe-t-il, Mellie ? Tu es amoureuse ? Tu adores glousser d'habitude. » Constance n'est pas une amie à qui l'on résiste. J'ai bien tenté de faire diversion pour ne pas lui répondre. Mais elle connaissait tous mes trucs : elle me les avait appris. Ni la chute de téléphone, le pop-corn avalé de travers, l'oubli vapoureux, ou le rire de fille de télé réalité ne l'ont distraite de la question. Elle ressemblait à Ana quand elle voulait que je lui raconte l'histoire du smiley dans la cuisine de notre maison. J'ai cédé. Je lui ai parlé de Violaine, de la douceur du silence et de l'ombre. « Tu rechutes, m'a-t-elle répondu. C'est un piège de la bibliothèque. Présente-moi cette fille. » Maintenant que je prononce ces mots devant vous Thomas, je vois bien qu'ils sont étranges. Mais, sur le moment, je n'ai pas compris qu'elle était jalouse ! Pas jalouse à la façon d'une femme envers un homme, ce truc qui ronge et empêche de vivre. Jalouse à la mode féminine : par curiosité ! Constance était gourmande, je vous l'ai déjà dit. Elle voulait connaître ce monde qui n'était pas le sien, cette fille qui ne me ressemblait pas... »

— Et on ne dit pas non à Constance, poursuit Thomas.

Mellie le regarda, surprise.

— On ne dit pas non à Constance. Je vois que vous avez bien écouté. Voulez-vous un café, Thomas ?

— Oui, c'est une bonne idée.

Elle se leva.

Il la regarda s'éloigner. Pourquoi sa rencontre le bouleversait-elle à ce point ? Elle ou ses amies n'étaient pas son genre de femmes. Il préférait les flamboyantes qui pratiquaient l'amour à contresens. Sa troisième épouse l'avait ruiné. Mais elle lui avait appris tant de trahisons qu'il changea sa conception du management. Le jour du divorce, il lui offrit un diamant. Sur la carte, il avait écrit sobrement : Merci. Elle comprit, lui fit un doigt manucuré. Il eut presque du regret de la voir partir.

L'odeur du café le ramena dans la bibliothèque. Mellie lui tendait un gobelet, « avec du sucre si vous en voulez. » Il ne l'avait pas vu revenir.

Elle posa des sachets devant lui. Ils burent en silence. Trop chaud ! Il fit une grimace. Elle crut qu'il s'impatientait.

— Votre avion est à quelle heure que je sache combien de temps j'ai pour

finir ? Je peux sauter des épisodes.

Il faillit lui répondre : « autant que vous voulez. » Mais il se retint. Il venait de se faire larguer sur son répondeur par sa dernière conquête qui l'attendait au Sofitel de New York depuis hier. Quand il avait entendu ses messages dans la rue qui descendait vers le parc, il avait assisté au naufrage de leur rencontre. Quatre appels, pour en finir avec leur histoire. Il se gratta la gorge avant de dire sans la regarder :

— Je ne pars que demain, après ma rencontre avec mon ingénieur. Il veut bien me recevoir à nouveau. J'écoutais son message quand je vous ai perdu. D'ici là, j'aurais le temps de lire quelques passages d'*Orlando*. Ou je lui parlerai du rouge dans *Les Mémoires* de Commynes. Je suis certain qu'il ne connaît pas ce détail.

— Il n'est pas le seul ! s'exclama Mellie en riant. Je suis contente que vous restiez.

— Je vous l'ai déjà dit : je n'abandonne jamais. Je serais revenu quoi qu'il advienne.

« Constance et Violaine devinrent amies, reprit Mellie en faisant glisser sa main sur la table pour écarter les cafés loin d'elle. Je les avais pourtant fait se connaître à reculons. Leur monde était si différent ! L'une aimait Internet, les ordinateurs, les bars à la mode, Disneyland ; l'autre se délassait dans le passé et la douceur des églises, la patine des antiquaires et la blancheur d'abbayes glaciales que je visitais avec elle, emmitouflée dans trois couches de pulls pour ne pas mourir de froid.

La rencontre eut lieu sur le parvis qui surplombe le jardin au centre de la Bibliothèque. Je trouvais l'endroit idéal, à égale distance des étages et du sous-sol, entre livres anciens et Gallica. J'avais apporté des sushis aux crevettes, d'autres au concombre – je ne savais plus laquelle était végane ou crudivore. Constance était venue avec son Kindle qu'elle lisait en l'attendant. Violaine est arrivée, un foulard noué dans ses cheveux. Le violet allait bien au gris de ses yeux. Voulait-elle lui plaire ? Avait-elle décelé dans la supplique muette des mots que je ne prononçais pas, combien il était important pour moi qu'elles s'aiment ?

J'étais à un tournant de ma vie. Je sentais l'harmonie possible. J'avais toujours été dispersée entre des continents. La violence de notre départ des États-Unis m'empêchait de me souvenir de mon enfance. La bibliothèque me reconstruisait. Depuis que je la parcourais de haut en bas, je découvrais l'unité, combien il est doux de passer d'un temps à l'autre, sans rupture ni chagrin et, surtout, sans crainte ! Est-ce pour cela que je les voulais ensemble ? Oh, bien sûr, rien n'était aussi simple ce jour-là ! Mais, quand j'y repense, cela me semble une évidence.

Quand elle a vu Constance, Violaine n'a pas perdu une minute en banalités. Elle lui a demandé : « C'est donc ça, un livre électronique ? Je n'en avais jamais vu. — Tu n'es pas la seule, Violaine ! » a répondu Constance très convaincue. Et elles se sont penchées sur l'écran. Constance lui a montré où appuyer pour faire tourner les pages, varier la taille des lettres, l'éclairage intégré, les dictionnaires en plusieurs langues, et sa bibliothèque pleine des couvertures des ouvrages téléchargés. « Mais tu lis *La Princesse de Clèves*, Constance. Tu sais que j'ai l'édition originale de Madame de La Fayette à mon étage. Viens la voir. »

Violaine était déjà levée. Elles se sont retournées vers moi. « Allez-y. Je vous attends ici avec les sushis. Interdis de manger à l'intérieur ! » leur rappelai-je. Je préférais rester devant les arbres. En stratège de l'âme féminine que je maîtrisais de mieux en mieux, je pensais qu'il était plus habile de les laisser ensemble.

Je me suis approchée du parapet.

Le jardin n'avait jamais été au cœur de mes préoccupations. Je l'entrevois toujours à la va-vite, entre deux courses à accomplir, derrière la tête des chercheurs, comme un décor imaginé par l'architecte pour évoquer un de ces cloîtres chers à Violaine. Il n'avait pas de réalité, en dépit de son hectare de terrain. Un hectare de verdure au centre de Paris sans personne pour le traverser ! Il était invisible, pour moi encore plus. Mais, d'ici, j'entendais le bruissement des feuilles qui rappelait l'eau de la rivière en été ou la pluie douce du soir quand il a fait chaud dans les montagnes. Depuis combien de temps n'avais-je pas quitté Paris ? Un, deux mois... Presque un an. Un an sans voir la nature ! Que dirait Ana si elle me découvrait, assise sur du béton, devant une forêt artificielle où personne ne pénétrait jamais, elle qui aimait tant m'emmener à travers bois jusqu'au rocher du Vieux Vieux homme ?

Je me penchai.

Les grands arbres dansaient dans le vent. Je discernais les pins sylvestres arrachés à la forêt de Bord en Normandie et transportés par hélicoptère jusque-là. J'avais vu des photos de cet étrange ballet dans le département audiovisuel, un jour par hasard. Ils semblaient voler. Des ouvriers, un casque Playmobil sur la tête, les regardaient descendre, les pieds dans une boue de chantier, le doigt pointé vers ces géants déracinés. Cent-soixante-cinq ! La moitié mourut. Pour les remplacer, le jardinier en chef avait fait planter des bouleaux, des chênes, des charmes. Des sorbiers des oiseleurs, un arbre très commun à Paris, avaient squatté le jardin. Le nom me faisait rêver. Je m'étais promis d'aller voir à quoi ils ressemblaient sur Internet. Mais j'avais oublié. Et je cherchai à les distinguer parmi les troncs blancs mouchetés de noir des bouleaux, les feuilles dentelées des chênes.

J'ai entendu leur sifflement avant de les voir. Je connaissais ce cri cinglant : Tsik, Tsik. J'ai levé la tête par habitude, mais le spectacle était en dessous de moi. Les faucons pèlerins tournaient entre sol et grillage. Dans mes montagnes ils étaient à la pointe du soleil et moi, allongée dans les herbes qui nageaient autour de mon visage. Des jardiniers ratissaient la terre. Soudain, l'un d'eux a levé les bras et les oiseaux de proie ont commencé à descendre en cercles lents et voluptueux jusqu'à ses deux poings brandis vers le ciel.

J'abandonnai tout : sushi, Kindle, les restes du repas. Je courus à travers les couloirs et quand j'arrivai en bas, je demandai à une collègue qui passait par où entrer dans la forêt. « C'est interdit », me répondit-elle. Je lui montrai mon badge. » Je suis de la maison, insistai-je. — La porte est là-bas, finit-elle par soupirer, en face des Globes de Coronelli. » Je courus encore. Le Fauconnier en sortait quand j'arrivais. Il ne me regarda pas ce jour-là et quand je retrouvai mes amies en train de manger sur les gradins, elles ne firent aucune remarque sur mon absence et les pigeons qui avaient tout picoré.

Pourtant, quelque chose avait changé.

Jour après jour, je m'éloignais de Violaine et Constance. Je refusais les happy hours, les séances de cinéma. Le jour des soldes, je prétextai une migraine pour ne pas les accompagner. À la façon dont Constance me regarda, je sus qu'elle ne me croyait pas. Je suis rentrée chez moi, malgré son expression désolée. Je me suis couchée, le visage contre le mur avant de retrouver ma nuit. Encore une fois ! Je dormais trop, mangeais gros, gras, sucré. Quand elles appelaient, je ne répondais pas. Elles me taquinèrent sur le message minimaliste de mon répondeur, se lassèrent, finirent par ne plus me prévenir de leurs sorties. De temps à autre, l'une ou l'autre revenait à l'attaque. » Je ne sais pas ce que tu couves, disait Constance. Mais tu n'es pas drôle. Tu ne veux pas te refaire un peu de syndrome d'Eurydice ? Quand tu étais une ombre dans les Enfers, tu nous semblais plus vivante. » Violaine, une autre fois, vint me retrouver en jogging pour courir dans les étages. « Tu iras mieux après. J'ai été un peu trop dure en te l'interdisant. Les livres ne parleront pas. Ce sera notre secret. » Je la suivis. Depuis quinze jours, je n'avais pas pensé à elle une seule fois ! Je ne voulais plus qu'une chose : entrer dans le jardin. C'était devenu une véritable obsession aussi puissante que le smiley de mon enfance.

Je devais séduire le Fauconnier !

J'ai un côté un peu systématique. Je le fis donc avec méthode. J'appris tout de lui : ses horaires de travail, ses habitudes, ses trajets dans la bibliothèque. Je connaissais l'emplacement de son placard où tous les soirs il enfermait son matériel : gant, chaperons, gibecière et clochettes. Je le croisais tous les matins, à midi, lorsqu'il partait. À la cantine, je ne m'asseyais jamais très loin de lui. Je le frôlais, l'apprivoisais. Il était taciturne. Souvent ses yeux divaguaient. Je draguais un jardinier qu'il fréquentait pour me renseigner sur lui. « Celui-là est un mec bizarre. Quand il ne s'occupe pas de ses oiseaux, il regarde U-Porn. Ce n'est pas quelqu'un pour une fille comme toi. » Je larguai l'imbécile et notre danse recommença. Peu à peu, il s'habitua et un jour, il me parla. Je lui dis mon nom : « Mélusine. » Il sourit : « Une fée des bois pour un homme oiseau ! » Il m'expliqua pourquoi il travaillait à Paris. Il avait été embauché par mademoiselle Richard pour effaroucher, avec ses faucons pèlerins, les étourneaux qui causaient beaucoup de dégâts au jardin et que le filet, tendu entre les tours, n'éloignait pas. Lorsque d'autres rapaces seraient installés dans les nids qu'il avait cachés dans les arbres, il repartirait dans ses montagnes. Pour me rendre intéressante, je lui parlai de mes moutons, du chemin des crêtes, de mon petit village qui me manquait. Je lui citai Du Bellay. Il chanta avec moi sur l'air de Ridan, un chanteur, quelques vers du poème :

*Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village  
Fumer la cheminée, et en quelle saison  
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,*

*Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?*

Mais il ne revint pas.

Je dépérissais...

Violaine et Constance se lassaient de me voir dans cet état. Elles commencèrent à m'éviter. Elles étaient si heureuses ensemble. J'ai connu depuis la saveur du bonheur. Je ne peux les condamner. Rien de plus pénible que le triste qui refuse tout. Les rares fois où elles m'approchaient encore, je ne répondais pas à leurs questions. » Qu'as-tu ? me demandaient-elles. — Rien. Allez-y. Je pars dans cinq minutes. Je dois aller porter des livres à la Bibliothèque Richelieu. »

Depuis quelque temps, je m'y rendais souvent à la demande d'un vieux monsieur qui supervisait les travaux de l'atelier de restauration, celui où travaillait François. Quand il passait entre les tables, un silence respectueux l'entourait. Il tolérait mes visites entre midi et deux, sans doute parce qu'il appréciait qu'une jeune fille s'intéresse à son métier. Je n'osais rien toucher. Je me penchais sur les parchemins dont j'essayais de déchiffrer les textes. En vain ! Entre la forme des lettres et l'habitude de ne pas couper les mots comme en latin, je ne comprenais rien. Parfois, il était là.

Un midi, il me retint. « Venez, dit-il, je vais vous montrer la plus belle chose que je connaisse. C'est pour ce livre que j'ai choisi mon métier. Je l'ai croisé dans un musée avec ma mère à Amiens. J'étais très petit et elle a dû me porter pour me le montrer à travers la vitrine. Il m'a hypnotisé. Je viens de le recevoir à restaurer. Je ne fais plus rien de technique maintenant, le privilège de l'âge, mais cette fois... » Il bégayait comme un jeune homme.

Le manuscrit était ouvert sur son bureau, au centre d'une lumière qui faisait une clairière d'or. La miniature représentait un arbre avec des oiseaux de toutes les tailles et de toutes les couleurs. « Il s'agit de l'arbre qu'on trouve dans *Yvain ou le Chevalier au lion*. » Il lut :

*Lorsque l'orage fut passé, je vis sur le pin des oiseaux attroupés en si grand nombre, si vous voulez m'en croire, qu'on ne voyait branche ni feuille qui n'en fût toute couverte ; et l'arbre en était plus beau. Tous les oiseaux chantaient en un chœur harmonieux ; chacun chantait un air différent, car je n'entendis jamais deux fois la même mélodie. Leur joie me réjouit, et j'écoutai jusqu'à la fin de leur office : jamais je n'avais entendu si beau concert, et je ne pense pas qu'on puisse en entendre de semblable, à moins d'aller entendre celui-là ; il me plut et me ravit tant que je crus être en extase.*

— Mais ce ne sont pas les mots que je vois tracés, repris-je après un très long silence.

— Vous avez raison. Je les ai traduits. Je les connais par cœur. L’Ancien Français est difficile à comprendre. Il ne se prononce pas de la même manière. Imaginez l’accent québécois d’aujourd’hui.

J’insistai :

— Vous pouvez...

Il reprit cette fois dans une langue étrangère qui faisait vibrer sa voix comme si l’enfant qu’il avait été ajoutait son écho :

*Dès que li tans fu trespasés,*

*Vi tant seur le pin amassés*

*Oysiaus...*

Je mis ma tête dans le chaud de son épaule et il me berça. Personne ne l’avait fait comme lui depuis Ana. « Il viendra. Il viendra. Je ne sais pas qui, mais je suis encore capable de voir quand une jeune fille est amoureuse. En attendant, dehors ! Passez demain. J’ai un travail qui vous conviendra. » Et depuis, il me confiait des documents à apporter sur le site historique de la BNF, dans la Bibliothèque Richelieu au centre de Paris. Je crois qu’il inventait des courses pour me distraire. Il y parvenait.

Je pris l’habitude de parcourir les avenues de Paris en Vélib jusqu’à la rue Vivienne. Je déposais le paquet sur le bureau de la responsable dans la salle Chibouste, si jolie avec ses colonnes de pierre qui supportaient dômes et coursives en bois sombre. Je croyais être à Venise. Je me sentais si loin de la rigueur des quatre tours où je travaillais : une débauche d’excroissances et de couloirs inutiles. Puis je passais par le département des cartes. J’adorais m’y perdre, moi qui n’avais plus de chemins. Par hasard, je lus une petite annonce près de l’escalier et je postulai pour un poste de coordinateur entre les deux sites – que j’obtins. Ma vie s’organisait. Le jour, j’arrivais encore à faire illusion. La nuit, le jardin me torturait... »

Mellie se tut encore une fois. Elle déplaça le Kindle posé devant elle, remit une mèche derrière l’oreille. Thomas Hamilton s’était tourné vers la fenêtre. Tous deux regardaient au-dehors. « Je suis comme vous, finit par dire Thomas. J’ai toujours détesté les portes fermées. » Il leva les yeux vers le plafond à la recherche des paysages qu’elle venait de décrire, le ciel rose et bleu, le jardin au milieu des livres. Il faillit lui proposer de sortir à nouveau pour échapper aux murs sombres qui les entouraient. Dehors, il pleuvait toujours.

— Eh bien, Mellie, êtes-vous entrée dans le jardin merveilleux ? demanda Thomas Hamilton en se tournant vers elle.

« C'était un jour inattendu, chuchota Mellie, la voix pleine d'une émotion qui débordait entre eux. La bibliothèque Richelieu était depuis peu en rénovation et je n'avais plus autant de transferts à organiser. Je pensais à Ana dans mon petit bureau du sous-sol. La pluie, le froid, la Seine avec son eau boueuse réveillaient le souvenir de paysages dont je ne savais pas qu'ils étaient encore en moi. Je me rappelais la vue que nous avions du haut de la montagne du Vieux Vieux Homme quand nous montions jusqu'à lui à travers la forêt. Je n'ai pas entendu le Fauconnier entrer. Quand il a passé son bras autour de moi, j'ai sursauté. « C'est l'heure », m'a-t-il dit. La bibliothèque était fermée, les escalators à l'arrêt. Nous avons traversé le grand hall désert jusqu'à la porte dérobée dans laquelle je l'avais si souvent vu disparaître. Il a pris son trousseau de clefs dans sa veste en jean. Il les a fait glisser une par une sur l'anneau de métal qui les retenait, jusqu'à celle du jardin. Je lui ai pris la clef pour ouvrir.

La forêt se tenait devant nous, gigantesque et opaque.

Nous avons marché sur un sentier, vers un lieu secret que lui seul connaissait. Nous nous sommes allongés dans le frais et le romarin. Je buvais son regard, ma tête ployait vers lui et quand il me pénétra, je crois que les livres ont ri aux éclats. Plus tard, dans la pénombre des sous-bois et le ronronnement de la ville que nous percevions à travers le sol, nous avons regardé le ciel à travers les filets. J'entendais Ana qui me lisait *Le Petit Prince* dans la chambre en pente sous les toits :

*C'est là un bien grand mystère... Regardez le ciel. Demandez-vous : le mouton, oui ou non a-t-il mangé la fleur ? Et vous verrez comme tout change...*

Alors je me suis mis à parler, parler comme je ne l'avais jamais fait depuis mes neuf ans, le jour de ma première promenade sur la plage avec Brad. Je lui ai expliqué que je m'étais toujours trompée sur tout, moi, le reste. J'étais comme lui. J'aimais les animaux, les oiseaux surtout parce qu'ils ne touchaient pas terre, comme les livres parfois. Corentin, un ami, nous prêterait un bout de son terrain pour construire une maison en pierres sèches avec des lauzes sur le toit. Il élèverait ses faucons ; je ferais du fromage que nous mangerions. Nous aurions des enfants, plein d'enfants, un figuier et une table en bois brut qu'il nous fabriquerait. Et puis d'autres choses encore. Je ne pouvais pas m'arrêter. Il a souri. Il m'a prise dans une autre position pour célébrer notre communion. Et dans une autre encore. Quand l'aube est venue, nous nous sommes endormis. À mon réveil, il n'était plus là. J'ai cru qu'il était parti faire ses valises. Je suis rentrée chez moi. Je l'ai attendu gare de Lyon, à l'heure où nous devions nous rejoindre. Mais il n'est jamais venu. Je n'ai jamais revu le Fauconnier. C'était son dernier jour de boulot. Il l'a fêté avec moi. Un salaud quoi ! »

Mellie se tut, les bras croisés.

— Je ne connais pas *Le Petit Prince*. Vous croyez qu'ils l'ont ici ? demanda Thomas Hamilton après un long silence.

Elle regarda autour d'elle comme si elle se rappelait où elle était.

— Je pense, répondit-elle. C'est un classique !

— Comme votre histoire, Mellie.

— Oui, vous avez raison, Thomas. Mais j'aime tant les livres. Je croyais que le Fauconnier aussi.

— Dans un lit, ce n'est pas nécessaire.

« Mais dans une forêt ? Dans une forêt... murmura Mellie avant de continuer d'une voix claire. Oh, bien sûr, Violaine et Constance ont dit la même chose que vous Thomas, quand j'ai fini par leur raconter mon aventure d'un soir. Violaine m'a photocopié la carte de Mademoiselle de Scudéry qu'elle a scotché en face de mon lit. Constance m'invita à un spectacle des Chippendales à Pigalle. Elles m'ont fait des reproches aussi. « Pourquoi pour ce type moche et qui mate U-Porn à longueur de repas ? Tout le monde le savait à la cantine. Je te promets qu'on ne mange pas la purée de la même façon quand on est à côté de lui », ricanait Constance. « Mais pourquoi pour lui ? Il ne sait même pas lire ! » renchérisait Violaine. « Pour le jardin, finis-je par avouer un soir au restaurant. Je croyais que le jardin était un morceau de paradis. Je voulais en faire partie. » Je ne sais plus ce qu'elles ont répondu. Mais elles décidèrent de ne plus faire allusion à cet idiot devant moi.

Je suis restée triste longtemps. Toutes mes photos de cette époque le montrent : je souris de l'extérieur. Mes yeux sont à l'envers de ma bouche. Mon histoire fit le tour de la bibliothèque. Je ne sais comment. Peut-être par ma collègue de l'accueil qui me trouvait si poétique et que je retrouvais souvent sa main tatouée de feuilles collée contre la vitre du jardin ? J'avais été un peu connue grâce au hashtag #ausecours#mademoiselleRichard#. Cette fois, je les fis rêver. Ils m'appelaient la fée des bois quand je les croisais dans les étages, à la recherche de la nacelle récalcitrante. Certains voulurent suivre mon exemple et s'y promener au clair de lune. Ils furent renvoyés. Le jardin n'aimait que les oiseaux.

Et les jours effacèrent le souvenir de l'amour.

Pour me sortir de la mélancolie qui succède au chagrin, Constance et Violaine m'invitèrent un week-end à la mer. Je sortais de Paris pour la première fois depuis un an et demi. Je n'étais toujours pas retournée voir Ana dans les montagnes. Nous parlions par Skype, son bébé dans ses bras ou au bout d'un sein. Elle lui avait donné un nom d'Indienne en souvenir de la Colonie Perdue et de la plage de Kitty Hawk. Elle admirait mes changements de coiffure, ma robe. « Tu es devenue si jolie, Mellie. — Toi aussi Ana, comme ta petite ! » Des banalités que j'expédiais une fois par semaine.

Je me souviens très bien de ce week-end. Il y a toujours des instants qui sont plus lumineux dans notre mémoire, comme dans n'importe quel livre. Peut-être quand vous serez parti demain, ne vous rappellerez-vous que de notre virée à Deauville ? Les champs verts du printemps, l'autoroute noire, les maisons vite dépassées, les collines avalées, les nuages à l'arrêt. Peut-être aurez-vous oublié

la mer devant la maison de Rosa, les Bois de Moryan Gray, le smiley et le visage de Brad ? Je ne sais pas. Pour moi, ce sont ces deux jours à la mer.

Pourtant, ils étaient très ordinaires.

Nous avons pris une chambre à trois dans un village un peu éloigné de la Côte, moins cher pour nous. Elle était au quatrième étage sous les toits. La salle de bain était minuscule, les toilettes coincées dans la soupente. Constance s'est cognée plusieurs fois contre le plafond trop bas. Au petit-déjeuner, il y avait de la compote et un croissant plein de beurre dans lequel Violaine étalait sa confiture de fraises.

Il faisait un gris de traîne. Le bleu progressait.

La plage était à moins de dix minutes. Nous nous sommes mises en maillot pour nous baigner dans une eau glacée, avant de renoncer. Le soleil a percé. Je sentais le chaud sur ma peau comme une couverture vaporeuse.

Nous avons mangé des sandwiches au jambon qui croustillaient à cause du sable. Je me suis endormie en écoutant les vagues. Violaine nous a parlé de son premier mari qui l'avait quittée pour avoir un enfant avec une autre. Elle a pleuré un peu.

Pour la consoler, nous sommes allées danser dans un bar branché qui clignotait de partout, les verres aussi. Tout le monde se draguait. C'était ridicule ou enivrant. J'ai choisi la gaieté pour la première fois depuis longtemps. Elle avait le visage d'un jeune homme avec une barbe de trois jours et un tee-shirt moulant. Il m'a embrassée derrière l'église – je ne voulais que là – avant de passer les mains sous ma robe – ce qu'il faisait très bien. Puis je l'ai planté là en regardant la nuit sans oiseaux. Il m'a traité d'allumeuse. Je lui ai dit qu'il avait raison, de loin, en courant. Allumeuse ? Quel joli mot quand il fait noir ! Nous sommes rentrées saoules sans nous faire contrôler. La police ne s'occupait que des migrants couchés dans les fossés, ombres grises qui repliaient leurs sacs de couchage dans la lumière des gyrophares.

Je me souviens du froid du matin, de l'odeur du goudron, de l'herbe lourde pleine de rosée. Je me souviens de Violaine qui tournait sous la lune devant notre voiture. Du rose qui perçait, du soleil qui se levait. Je me souviens d'avoir recommencé à respirer sur un parking.

Plus tard, dans la voiture qui nous ramenait, Violaine m'a parlé des Globes de Coronelli. « Nous pourrions nous organiser une soirée à trois. Je viens de retrouver dans une réserve, des livres sur la Marine au XVIIe siècle. Je voudrais comparer les illustrations avec les bateaux représentés sur le Globe terrestre. Vous êtes partantes pour une soirée filles et flibustes ? — Mais je croyais qu'il représentait la terre. Pourquoi y a-t-il des navires ? — Mais voyons, Mellie, a répondu Violaine, que fais-tu des mers autour des continents ? Tu travailles

depuis plus d'un an à la Bibliothèque et tu n'as jamais eu la curiosité d'entrer dans leur salle, toi qui es la seule d'entre nous à avoir pénétré dans le jardin ? »

Le lendemain, Violaine m'emmenait les voir. Ils sont vraiment imposants, très grands. Tenez : j'ai une photo, Thomas. »

Mellie tendit son téléphone. Les globes terrestres et célestes semblaient si petits sur l'écran, comme des étoiles lointaines photographiées par un télescope. Thomas les fit tourner pour agrandir l'image. Il observait deux mappemondes : tons chauds pour la terre, un dégradé de bleus pour le ciel. « Je reviens », dit Mellie. Il fit un signe de tête, trop absorbé pour avoir entendu ce qu'elle disait.

Thomas Hamilton regardait les photos. Il les faisait défiler une à une sur le téléphone.

La mer. Des cabines en bois. Des planches. Deauville ! Un selfie de trois filles. Mellie souriait. Une tristesse diffuse se dégageait d'elle. Les yeux, les lèvres ? Il n'aurait su le dire.

Un gros plan de Violaine et de ses yeux gris. Elle ne ressemblait pas à ce qu'il avait imaginé. Il préférait les femmes moins grosses. « Question de standing ! » lui avait dit l'une de ses ex. Il ne savait plus laquelle.

Constance et Mellie. Comme elle avait changé ! Le début de leur amitié, au temps de la station de métro. Elle semblait indéfinie, sans apparence. Elle était bien plus jolie aujourd'hui.

Il remontait dans le temps.

Ana. Encore Ana. Toujours Ana. Devant un arbre foudroyé dans les montagnes. Au milieu de la rivière, les cheveux en pluie sur ses épaules. Elle était très belle, un corps musclé de surfeuse. Juste après leur retour ...

Les photos glissaient de plus en plus vite. En trouverait-il une d'elles quand elle avait neuf ans ? Il voulait revenir au début du récit, découvrir son visage au temps du smiley. Il leva les yeux. Elle revenait, les bras chargés de livres. D'un geste coupable, il reposa l'appareil, l'écran tourné contre la table. Elle le repoussa sans y prendre garde pour déposer les ouvrages devant lui.

Mellie se massait le bras, un peu essoufflée :

— Voilà, Thomas, vous verrez mieux de quoi il s'agit. J'ai emprunté des livres qui les montrent. Avec *Le Petit Prince* ! Mais emportez-le, celui-là. Vous n'aurez qu'à le laisser à l'accueil de l'hôtel. Je le récupérerai demain pour le rendre.

Il l'ouvrit, lut en silence les premières pages jusqu'à l'atterrissage forcé du narrateur dans le désert.

— Oui, tout à fait adapté pour un voyage en avion, plaisanta-t-il avant de reposer le livre devant lui.

Il en attrapa un autre, plus grand qu'il commença à feuilleter : *Les Globes de Coronelli*. Elle se leva, fit le tour de la table pour lui montrer un détail.

— Vous voyez, ici, voilà où nous sommes. On reconnaît la Côte, n'est-ce pas ? Tenez, je vais vous montrer autre chose.

Ses cheveux effleuraient sa joue. Elle lui prit l'ouvrage des mains. Elle le feuilletait. Elle s'arrêta, posa sa main sur une carte : « Vous partez en Californie ? Eh bien, à cette époque, elle est encore représentée comme une île. » Il se leva à demi, repoussa ses doigts. « Je ne vois pas », murmura-t-il. Elle continuait :

— Autre curiosité : l'Australie y figure sous son premier nom de Nouvelle Hollande parce que les cartes qui servirent à sa représentation, considérées comme les plus précises à cette époque-là, venaient de ce pays. Quant au Globe céleste, c'est une bizarrerie en son temps. La disposition inhabituelle des constellations, avec les figures de face au lieu des traditionnels profils, fait du contemplateur un visiteur extérieur alors que la terre est censée être au centre du dispositif dans le système de Ptolémée qui l'inspire.

Elle fit tourner les pages. Des figures étranges, Centaure, Persée et la tête de Méduse, la Lyre, le navire Argo et le Paon du Sud, défilaient devant leurs yeux. Les peintures étaient réalisées dans un camaïeu de bleus qui donnait à l'ensemble une apparence délicate comme de la porcelaine de Chine. Parfois, elle revenait en arrière, caressait le contour d'une étoile, repartait dans une danse que Thomas ne comprenait pas. Au bout d'un certain temps, il se contenta de l'écouter.

— Les deux mappemondes ont été offertes à Louis XIV en 1683 par le cardinal d'Estrée. Ces deux immenses sphères devaient glorifier l'image du Roi Soleil. L'une représente l'état du ciel à sa naissance ; l'autre, l'ensemble des connaissances géographiques et des histoires indigènes des trois continents : Asie, Afrique et Amériques des Européens. Mais le temps que Coronelli, leur auteur, les achève, elles étaient devenues inexactes. Ne trouvez-vous pas cette histoire surprenante ? Moi, si ! Mais moins que la suite. Les Globes ne parvinrent à Marly, qu'en 1703, vingt ans après leur achèvement, où ils furent exposés

jusqu'en 1714 dans des pavillons construits par Mansart. À cette date, on les renvoie à Paris pour y être stockés dans le Palais du Louvre en attendant d'être intégrés à la Bibliothèque Royale, l'actuelle...

— Bibliothèque Richelieu, compléta Thomas, trop heureux d'intervenir dans cet exposé ennuyeux

— Vous la connaissez ? demanda Mellie surprise.

Elle retourna s'asseoir en face de lui.

— Non, je ne vais pas dans les bibliothèques, encore moins quand je suis à Paris. Je préfère marcher : j'adore cette ville. Mais la prochaine fois peut-être...

— Eh bien comme cela, vous saurez tout avant d'y avoir mis les pieds ! Je continue : la salle est prête à les recevoir dès 1731. Pour la construire, les architectes ont pris en compte leur dimension tout à fait extraordinaire : quatre mètres de diamètre, plusieurs tonnes, mais ils resteront 'encaissés', selon les termes de l'époque, jusqu'en 1782 où ils sont enfin exposés au public. Une coursive a été construite à mi-hauteur pour les admirer. En 1901, par suite de travaux d'agrandissement de la salle de lecture, on les réemballe avant de les mettre à l'abri en 1914 à Versailles où l'on perd leurs traces jusqu'en 1970. Ils étaient oubliés dans un coin de l'Orangerie. Quand on les ouvre, ils sont recouverts d'une épaisse couche de poussière due à la décomposition des matériaux. Ni le ciel ni la terre ne se peuvent regarder fixement... aurait dit La Rochefoucauld. Et je peux encore vous raconter...

— Non, Mellie, ça ne m'intéresse pas !

— Vous avez tort ! C'est une histoire passionnante.

— Je ne suis pas là pour elle.

Il la regardait avec insistance.

— Vous voulez que je vous raconte quoi alors ? finit-elle par dire.

— Votre histoire.

Elle se taisait, indécise, les doigts dans ses cheveux. Ce geste le troublait sans qu'il sache pourquoi. Soudain il comprit : il l'avait vue le faire sur une des photos. Il lui appartenait à elle, enfant.

— Sans les Globes de Coronelli, je ne vous aurais jamais rencontré, Thomas.

Il éclata de rire.

— Expliquez-moi ça, Mellie.

Il referma le livre qui claqua entre eux.

— Je vous écoute.

« Je ne sais pas si vous vous souvenez de ce détail, mais j'avais changé de travail, reprit Mellie, les yeux rivés sur la représentation des deux mappemondes. J'étais désormais chargée de coordonner les transferts entre les bibliothèques. Le vieux monsieur du bureau de la restauration était responsable de mon embauche. Mademoiselle Richard avait décidé de ne pas renouveler mon CDD. Il l'avait appris en même temps que la ridicule conclusion de mon amourette pour le Fauconnier. Qui mieux que lui pouvait comprendre la douceur amère de l'obsession ? Il eut pitié de moi. J'avais des amies, une vie qui commençait à se construire, je m'étais épanouie depuis mes premiers jours ici. Me renvoyer dans cette période de chômage, sans recommandation – mademoiselle Richard y veillerait ! –, me condamnait à un retour dans ma province, qui, vu de Paris, ressemblait au pire des exils. Et puis, il m'aimait bien. Le soir, il me présentait les codex du Moyen-Âge. J'adorais apprendre avec lui à couper les mots, déchiffrer les lettres, voir réapparaître le visage des femmes de peinture qui souriaient un enfant dans les bras. Il y a tant de tendresse inattendue chez ces moines qui les ont peints. Elle me faisait penser à Brad qui me consolait sur la plage quand j'étais seule devant la maison bleue.

Sous son contrôle, j'acquis une compétence reconnue par ses collègues qui appréciaient de se décharger sur moi des questions du quotidien : bordereaux, commandes des emballages, recherches de fournisseurs. On m'appelait souvent dans l'atelier. Il finit par m'installer dans son bureau à côté de lui. Et quand François frappait timidement à la porte, je l'ignorais comme s'il ne s'était jamais rien passé entre nous... »

— Mais je croyais que vous et lui...

Qu'avait-elle dit ? Thomas semblait ne pas comprendre.

— Lui et moi ? reprit-elle avec neutralité.

Il se racla la gorge.

— Quand nous sommes revenus, après la promenade, je vous ai demandé si vous aviez été...

— Amants, Thomas ? Non ! Ce n'est pas le mot. Un peu trop proche peut-être... Une histoire sans importance !

Elle hocha les épaules.

— Alors vous mentez quand vous racontez ?

— Vous êtes jaloux ? répliqua-t-elle trop vite.

Il faillit se lever comme hier. Elle le sut à cette crispation qui le figeait malgré lui.

— Mon témoignage n'est pas une confession, Thomas, reprit-elle. Je préfère garder certains détails pour moi.

— Comme tout le monde, finit-il par dire après un long silence. Continuons, Mellie.

« La Smithsonian Institution à Washington DC avait décidé d'organiser une exposition au Musée amérindien : *le XVII<sup>e</sup> siècle, l'Europe et les Indiens d'Amérique*. Elle demandait que la France lui prête le Globe terrestre, reprit Mellie.

Mon vieux monsieur me chargea de superviser son installation là-bas. « Vous parlez anglais parfaitement puisque vous y avez habité enfant. Vous serez beaucoup plus compétente que moi ! — Et puis vous avez le manuscrit du *Chevalier au lion* à finir de restaurer, ajoutai-je en riant. — Oui, vous avez tout compris. Je suis un très vieil homme et si je m'absentais avant d'avoir vu reverdir l'arbre aux oiseaux, je ne suis pas certain de le voir une autre fois. »

Je lui baisai la main comme à une noble dame. Il en fut ému jusqu'aux larmes. Moi aussi ! Je revenais au pays de mon enfance. Une minute avant, je n'y pensais même pas ! Voilà comment par la grâce de Globes fabriqués il y a plusieurs siècles, je suis là devant vous aujourd'hui. Sans eux, je ne serais jamais revenu aux États-Unis et nous ne serions pas là, l'un devant l'autre aujourd'hui. N'est-ce pas une jolie coïncidence, Thomas ? »

— En effet ! Très bien arrangé, répondit-il.

Et soudain, il lui prit la main. Elle aurait dû s'en libérer. Mais elle n'en eut pas le temps ; il la lâcha presque aussi vite.

— Il y a toujours plusieurs façons de raconter, Mellie. Et je ne suis pas revenu ici aujourd'hui pour entendre des histoires de bureaux, de transferts, de formulaires ! Savez-vous ce que c'est d'être à la tête d'une start-up à succès, de créer des algorithmes ou des robots qui changent des évidences humaines ? Inutile de répondre. Personne n'y est préparé. Ma mère m'embrassait dans mon lit. J'ai joué aux petites voitures et je respirais mon doudou avant d'aller à l'école. Puis les études vous poussent, on a une idée qui est dans l'air du temps. Si on a de la chance, on gagne de l'argent, beaucoup d'argent. C'est mon cas. J'y suis doué. Mais je ne me mens pas à moi-même. Je ne sais pas ce que la réalité augmentée ou mes robots vont changer pour des millions de gens. Je n'ai même pas envie de faire semblant de penser que je pourrais. J'aimais le smiley d'hier, le voyage à la recherche des Indiens, la plage de Kitty Hawk, les cris dans la maison bleue, le jogging blanc entre les livres, et la fille à la main tatouée. Je les aimais parce qu'ils ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais. Alors, quand vous commencez à m'expliquer que les Globes de Coronelli sont logiques, je ne vous crois pas. Vous trichez !

— Vous écoutez trop bien, Thomas.

Mellie se leva. Elle prit les livres qu'elle empila avec méthode, les plus grands d'abord, *Le Petit Prince* au-dessus. Elle s'absorbait dans sa construction, la défaisait pour les organiser par couleurs cette fois. Quand l'édifice eut l'air de lui convenir, elle se courba pour les ramasser. Il fut plus rapide qu'elle.

— Où faut-il les remettre ? demanda-t-il.

Elle le précéda. Ils traversèrent plusieurs salles pleines d'étagères surchargées de livres, serrés les uns contre les autres. À mesure que les bruits s'atténuèrent, Thomas retrouvait des sensations disparues. Son père aimait lire. Il l'emmenait tous les mercredis dans une médiathèque de quartier où une femme grimaçante les accueillait par ces mots : « Ni bonbon ni bruit. Pas de chaussures sur les fauteuils. Il faut remettre chaque livre à sa place. » Ses copains faisaient du skate dans le parc en face. Quand il avait eu l'âge de dire non, il les avait rejoints. Trop tard ! Pour séduire les filles, il s'était rabattu sur les études.

Elle désigna un chariot de retour. Il les déposa avec maladresse. La pile s'effondra. Il les ramassa, terrorisé, comme un enfant qui vient de faire une bêtise. Elle l'aida. Quand ils eurent fini de les ranger par ordre alphabétique, elle reprit *Le Petit Prince*, coincé entre les gros bouquins d'Art. Elle le feuilleta avant de le lui tendre, ouvert à la dernière page et pendant qu'il lisait, elle murmura :

*Regardez le ciel. Demandez-vous : « le mouton a-t-il oui ou non mangé la rose ? » Et vous verrez comme tout change.*

Puis elle éclata de rire :

— Cette phrase est si ridicule quand on n'a pas lu l'histoire. Je ne m'en étais jamais rendu compte. Il faut connaître tout le livre pour comprendre à quels points les derniers mots sont tristes : *Tout change...*

Elle eut un mouvement douloureux comme un regret ancien, un chagrin qui se reformait malgré elle. Elle hésita avant de lui prendre le bras. Ils firent le chemin en sens inverse.

— Vous avez raison, Thomas. Il y a toujours plusieurs façons de raconter. Asseyez-vous.

« Le jour où j'ai vu les Globes de Coronelli pour la première fois, l'après-midi avait le parfum de l'été, se souvint Mellie avec ce sourire inattendu que Thomas Hamilton aimait tant voir apparaître sur son visage, nous déjeunions, Violaine et moi, au bord du jardin, assises sur le parapet. Je ne voulais pas redescendre dans la bibliothèque. Il faisait trop beau. Mais elle était intraitable. Elle ne me laisserait pas manger en paix. Pour aller jusqu'à l'aile ouest, nous sommes passées devant le jardin. Le vert semblait pleuvoir à travers la vitre comme dans un aquarium irisé de soleil. La salle de Coronelli est en face des ascenseurs. Après le jour trop clair, je crus entrer dans la nuit étoilée. Les Globes s'inclinaient sur un axe en métal. Ils semblaient flotter dans les airs.

Violaine me prit la main. Je ne sais combien de temps il nous a fallu pour en faire le tour. Il y avait tant à admirer ! Des pirogues, des baleines poursuivies par des barques pleines de marins, le harpon à la main. Des Indiens avec des coiffes de plumes en train de se manger entre eux sur la côte du Brésil, des fleurs et des perles pour désigner La Floride. Des visages de femmes si belles pour représenter les quatre points cardinaux. Et le dégradé de bleus du ciel. Mais vous avez vu ! Les photos valent mieux parfois que tous les discours.

Je revins tous les jours. Je m'asseyais devant eux pour rêver un peu. Rêver, cela ne m'était plus arrivé depuis que j'avais quitté la maison bleue, la mer devant les Bois de Moryan Gray. Je sentais parfois des phrases revenir, des histoires surgirent. J'arrivais presque... Puis tout s'évanouissait.

Je participais aux soirées *Filles et Flibustes* organisées par Violaine en espérant voir disparaître ce voile que je ressentais à nouveau de manière si douloureuse sur mon cerveau. Mais cela ne me servit à rien de parcourir la salle, un vieux livre dans une main pour donner un nom à chacun des navires, une bouteille de rhum dans l'autre. Je finissais saoule le plus souvent et Constance y mit fin, pour me protéger. « Mellie a parfois des réactions bizarres, Violaine. Son syndrome d'Eurydice la tourmente encore. Elle ne sait pas vivre et lire en même temps. »

Puis il fallut organiser le transfert des Globes. Je n'ai pour ainsi dire rien à raconter de cette période. Que des problèmes à régler ! Les formulaires des douanes, le transport, la sécurisation des conteneurs... Vous connaissez sans doute. Moi, j'étais perdue. Je ne dormais plus. Je résolvais chaque détail l'un après l'autre sans voir qu'il m'amenait inéluctablement vers le jour de mon départ.

Un matin, le vieux monsieur me remit mon billet d'avion. Je lus la date avec stupeur : je partais dans moins d'une semaine. Il fallait que je prévienne Constance et Violaine. Le bureau de Gallica était vide. « Constance est partie en vacances. Je croyais que tu étais au courant ? » me dit une de ses collègues qui passait par là. Je courus dans les étages. Violaine dépoussiérait un livre.

— Je pars vendredi prochain, Violaine.

— Je sais, Mellie. Je croyais que tu ne viendrais même pas me dire au revoir.

— Et Constance ? Où est Constance ?

— Partie ! Pour les vacances. Avec un vendeur de pizzas, cette fois ! Elle ne veut pas faire la cuisine. Constance m'a dit de te dire au revoir et que tu comprendrais : elle déteste les adieux. « Et, a-t-elle ajouté, tu lui rappelleras aussi qu'elle revient dans quinze jours. Je suis certaine que Mellie croit qu'elle part pour la vie. » J'ai fait semblant de rire. Mais Constance me connaissait si bien. J'allais revenir. Revenir... Ce mot n'existait pas dans mon vocabulaire et elle le savait. Alors elle me l'apprenait toujours à sa manière. Constance avait une volonté de douceur. Je vous l'ai déjà dit. Elle ne s'écartait jamais de ceux qu'elle aimait. Elle les contournait... »

La voix de Mellie se cassa. Elle s'arrêta.

— Je ne les ai jamais rappelées. Constance avait raison. Je ne sais pas pourquoi je suis comme ça, Thomas.

Elle baissa la tête. Des murmures s'élevaient autour d'eux. Le jour s'en allait peu à peu. La bibliothèque allait bientôt fermer. Parfois une silhouette s'engouffrait dans la porte qui découvrait les arbres et le bleu de la nuit. Le vent faisait tinter les fils électriques. Mellie regardait par la fenêtre, toujours silencieuse.

— Vos amies, vous pouvez encore les retrouver, si vous le voulez, finit-il par dire pour tenter de l'apaiser. Vous pouvez toujours faire le chemin en sens inverse. Vous l'avez déjà fait deux fois de toute manière.

— Non, je ne peux pas. Pourquoi faire ? Je suis partie. Qu'est-ce que je pourrais leur dire ? Les téléphones existent, Skype. Nous ne sommes plus au temps où les lettres mettaient parfois des années avant de parvenir à leurs destinataires. Même moi, je sais cela. Je ne suis plus une enfant.

Elle avait attrapé sa mèche qu'elle enroulait.

— Elles seront contentes de vous voir, insista-t-il. C'est le propre des amies.

— Vous avez déjà essayé ?

— Je suis bien revenu, moi, aujourd'hui !

« Je pensais rentrer, Thomas, reprit Mellie, la voix vibrante. Vraiment ! Constance avait tort de s'inquiéter pour moi. Je ne partais que pour le travail. Je n'avais pas eu une minute pour imaginer autre chose. Alors j'ai ri quand Violaine m'a dit que je partais pour la vie...

— Quinze jours, Violaine ! Ce n'est pas si long sauf dans le pays d'Internet. Constance a raison. Je vais revenir. Je vous aime trop, et ma sœur vit ici.

Mais j'ai senti un vent étrange me parcourir. J'avais la voix qui tremblait quand j'ai repris :

— Violaine, j'ai une surprise pour toi. Je dois faire une dernière vérification avant que les caisses ne soient clouées, jeudi soir. Viens dans la salle des Globes. Ce sera merveilleux. Apporte une couverture et une lampe de poche.

— Pourquoi ?

— Tu verras bien.

Puis j'ai terminé les derniers préparatifs.

Le jeudi suivant, tout était en place. Mes valises, faites. J'étais passée chez le coiffeur. Soirée de fête ! En plus d'un plateau de makis, j'avais apporté mon enceinte Bluetooth, un gros oreiller et deux tournevis. Violaine était venue avec un livre usé qui sentait le cuir : *Amphitryon*. Molière était son auteur préféré et cette pièce, son livre de chevet. Je le voyais souvent sur sa table.

— Prends ta couverture, Violaine ! Nous allons entrer dans la Terre.

Je rampais sous le Globe terrestre jusqu'au Pôle Sud.

Un soir, un technicien m'avait montré une trappe carrée dissimulée dans un dessin d'iceberg qui permettait d'y pénétrer. « Venez avec moi si vous voulez. Je vais vérifier qu'aucun insecte ne dévore la structure en bois. — Vous êtes certain qu'il supportera notre poids ? — Bien sûr, on peut aller jusqu'à trente personnes. Coronelli était très fier de cette prouesse. » Je l'avais suivi, en notant bien l'emplacement de l'ouverture.

En moins de dix minutes, nous avons dévissé le panneau. Nous nous sommes glissées à l'intérieur. Violaine a installé la couverture, moi l'oreiller, les makis et deux verres de calva en plus de la musique : nous étions au paradis. Avec la lampe, nous nous sommes amusées à suivre le tracé des côtes, un personnage, une fleur, les perles autour de mots. L'Est était devenu l'Ouest. Je voyais le monde à l'envers.

— Tu crois que François le Large a fait comme nous la dernière nuit, ai-je demandé à Violaine.

— La dernière nuit ?

— La dernière nuit. Avant qu'ils ne déménagent les Globes de Marly...

Violaine n'a pas répondu. Elle s'était levée pour marcher à l'intérieur. Je la regardais s'éloigner. Elle posait sa main contre l'Asie translucide et la mer semblait verte.

Je ne vous ai jamais parlé de François le Large, Thomas, un homme dont on ne sait presque rien, excepté qu'il fût le gardien du pavillon qui abritait le Globe terrestre, à Marly. Sans lui, les textes écrits dans les Cartouches dispersés sur la surface de la Terre auraient disparu. Il recopia soigneusement ces témoignages exceptionnels sur le mode des vies des populations indigènes. Son comparse Robert Crosnier qui prenait soin du ciel, ne le fit pas. Je m'étais toujours demandé ce que cet homme avait pu ressentir le jour où les Globes de Coronelli ont quitté Marly. Cette nuit-là, je le compris.

Violaine, arrivée par surprise derrière moi, me mit la main sur les yeux. Je sursautai.

— Tu avais donc oublié que la terre est ronde ? On revient toujours au point d'origine dans une sphère. Mais tu pleures.

Elle regardait ses mains mouillées avec stupeur.

— Pourquoi, Mellie ?

— Je n'aime pas les départs. J'ai toujours été malade le jour du départ. Je crois que lui aussi.

— Lui ?

— François le Large. Je crois qu'il est venu ici, avec sa petite fille. En onze ans, il a dû y avoir une petite fille. Il y a toujours une petite fille dans les histoires. Il l'a prise sur son épaule. Dehors, il neigeait. Les hivers sont plus froids en 1714. Il neigeait. Vois-tu la neige, Violaine ? Elle est partout autour de nous. »

Mellie s'interrompt :

— La voyez-vous Thomas ?

Thomas la regarda. Son visage était blanc.

« Il est tard, si tard dans le parc à Marly, reprit Mellie d'une voix changée. Les routes sont longues, les arbres noircis par la pluie de l'hiver. Une odeur de feu traîne dans le ciel épais. François le Large marche le long des allées avec la fillette sur son dos. Ses pas crissent sur le sol gelé. Il se souvient de l'été, du vent qui soulève la terre, des feuilles dans la transparence du soleil. Il se souvient de toutes les saisons, de toutes les années, de toutes les journées. Il pensait qu'il n'y aurait pas de fin, que chaque soir aurait son lever de matin. Hier, il a compté pour la première fois : onze années qu'il fait le même chemin. Il bifurque entre deux haies. Le sentier disparaît sous le blanc. Il s'en fiche. Il connaît chaque trou, les bosses qui vont avec et le virage à droite. L'ombre grandit. Le pavillon de Mansart est devant lui. Il entre par la petite porte, celle des domestiques, sans vitres. Il fait sombre de l'autre côté. Il allume une chandelle. La flamme orange fait pétiller les prunelles de l'enfant qui sourit dans la lumière. Elle lui passe les bras autour du cou. Ils parcourent un corridor désert. Les pas résonnent dans le vide. La petite perd un sabot. Il s'accroupit pour le lui remettre. « Pourquoi sommes-nous là, papa ? J'ai froid. — Pour lui. » Il pousse une porte. Une construction torsadée emprisonne un ballon : la terre de Coronelli. La neige donne à la scène une couleur immatérielle comme un soleil blanc jeté sur le sol.

Quand il l'a vu la première fois, elle était en morceaux. Le blé chatouillait le ciel, l'air sentait le foin. Quinze chars à bœufs transportaient depuis Paris le Globe démonté. Quand le vent faisait claquer les toiles enroulées, on voyait la mer onduler, une pirogue pleine d'Indiens. Il a aidé. Il est resté.

Il s'avance pour en faire le tour. Parfois il lève la flamme qui découpe le noir. Une baleine bondit vers lui, une frégate s'enfuit. Il n'en a jamais vu. Il n'en reverra plus. Il recommence. Une fois encore. Et une autre encore. La bougie grésille. Elle fait une petite tache qui s'éclipse et revient. La fillette gémit. « Je veux rentrer, dit-elle. J'ai froid. » Il la pose, lui met son manteau trop grand sur les épaules. Il s'agenouille, ouvre la trappe en bas, cachée derrière le pôle, la pousse à l'intérieur. « Ici, il fait plus chaud. »

Depuis tout ce temps, il y a mis sa vie : des couvertures, une chaise, une table avec les cahiers dessus. Robert se moque de lui chaque fois qu'il le voit faire. Il recopie la terre pour passer le temps, les textes écrits partout dessus. Il les connaît par cœur. « Pourquoi, tu ne le fais pas toi aussi, Robert. » L'autre ne répond pas. Au bout d'un moment, François le Large a compris. Robert ne peut pas. Il ne sait pas. Il le rejoint parfois à l'intérieur pour boire un verre. « Tu crois qu'on ira un jour là-bas, François ? » Il lui montre un point. « Oui, Robert. Nous y sommes déjà ! »

Il a fait l'enfant ici avec sa femme, un soir d'été. Elle avait une robe en cotonnade fraîche, des coquelicots plantés dans ses cheveux. Elle sentait l'herbe

coupée. Sa peau avait la douceur du matin. Il lui a demandé de marcher nue dans la mer qui sépare les Amériques et la France. Elle a ramassé le foulard qu'elle met dans ses cheveux avant de le lacer à la façon d'une Indienne autour de sa taille. Il l'a rattrapée avant de la prendre sauvagement contre un poteau de bois. Ils ont eu la petite. Sa femme ne vient plus ici. Elle est partie avec un autre. « Tu ne penses qu'à ton Globe », lui disait-elle. Elle lui a laissé Mélusine : « l'enfant de la terre qui n'existe pas. »

La fillette s'est endormie maintenant. Il ouvre les cahiers, lit, s'arrête. Il n'a plus beaucoup de temps. Sans bruit, il vide l'intérieur. L'enfant a le sommeil profond. Elle n'entendra rien. Demain, il la prendra dans ses bras. Quand les menuisiers viendront, ils ne seront plus là. La terre est vaste. La mer plus encore. Et le ciel ? Le ciel, il ne sait pas.

Il a laissé ses cahiers à Robert.

Il a écrit dessus, à la dernière ligne :

Recopié par François le Large, gardien de phrases. »

— C'est une très belle histoire, Mellie.

— Violaine a dit comme vous, Thomas. Puis elle a lu Molière. Nous nous sommes endormies, le livre posé entre nous avec son odeur sucrée de vieux cuir. Le globe craquait autour de nous. Le bois parlait. Nous avions l'impression d'être dans la cale d'un bateau en partance pour le nouveau continent. À quatre heures du matin, le réveil de mon portable a sonné. Nous nous sommes dépêchées de tout ramasser. Les déménageurs venaient bientôt. Nous nous sommes embrassées dans le hall de la bibliothèque. Je ne savais pas que je ne reviendrais pas. Je ne sais même plus si je l'ai regardée partir ou si j'ai vite fait demi-tour, trop absorbée par les derniers détails du transfert à organiser.

Voilà mes Globes de Coronelli ! Je n'en ai pas d'autres à vous offrir. Vous y penserez peut-être demain quand vous repartirez dans votre avion. Regardez la terre par le hublot et souvenez-vous du Petit Prince : demandez-vous si quelque chose a changé. Nous n'irons pas plus loin. Nous sommes les derniers. La bibliothèque ferme à treize heures le dimanche. »

Mellie désigna la salle vide. Un homme les attendait, la main sur la poignée de la porte d'entrée. Ils ramassèrent leurs affaires sans un mot. « Encore une minute, et je partais en vous laissant là-dedans, leur dit-il, mécontent. Chaque fois qu'il y a une rencontre organisée par cette foutue *Human book*, je dois rester jusqu'à la dernière minute. Mais qu'est-ce que vous pouvez bien avoir à vous dire tous ? »

En haut des escaliers, Mellie se retourna vers le gardien. « Ne fermez pas, dit-elle, j'ai laissé mon téléphone à l'intérieur. » Elle joignit les deux mains dans un

geste de supplique enfantine qui lui arracha un sourire. Quand elle ressortit, elle l'embrassa sur la joue.

« Merci, je ne sais pas ce que j'aurais fait toute la journée si je ne l'avais pas récupéré. »

Elle rejoignit Thomas qui l'attendait un peu plus loin devant le phare.

— Tenez.

Elle lui tendit *Le Petit Prince*.

— Vous l'aviez oublié !

Il le prit :

— Je ne sais pas si j'aurai le temps de le lire, Mellie.

— On ne sait jamais ! Déposez-le à la réception demain matin. Je le récupérerai pour le rendre. Votre avion part à quelle heure ?

— Dès que j'aurai rencontré mon ingénieur.

Il ne précisa pas quand.

— Voulez-vous que je vous dépose à votre hôtel ? C'était vraiment chouette de discuter avec vous.

Il la suivit. Après toutes ces heures, enfermés dans la bibliothèque, marcher leur faisait du bien. Il avait plu. Les trottoirs étaient mouillés. Ni l'un ni l'autre n'auraient su dire quand. Ils ne parlaient pas, à l'écoute d'un chien, d'une moto, de la pluie qui finissait de s'égoutter des feuilles. Le soleil s'étirait mauve entre le gris qui s'effiloçait.

Mellie avait garé sa voiture devant un mur recouvert par une fresque pleine de couleurs. Des lettres se transformaient en silhouettes d'enfant qui s'envolaient vers les fenêtres de l'immeuble. » Je crois qu'il s'agit un orphelinat, expliqua-t-elle. Je trouve ça moche : faire croire qu'il y a de l'art dans l'abandon de pauvres gosses ! On trouve toujours de la place ici. Ils se vengent en taguant les voitures. — Et vous, vous n'avez pas peur ? — Moi, les voitures ... Et puis la mienne est aussi cabossée qu'eux. Elle n'a plus rien à craindre. » Elle se mit à en faire le tour. « Venez voir ! » Un petit monstre s'accrochait au parechoc. Il tirait une langue mauve avec des pustules vertes.

— Je l'adore celui-là. Je vais le garder.

— Vous êtes déjà venue ici ?

— L'année dernière. Ils avaient graffé un très joli *fuck* à la bombe. J'ai dû la faire repeindre. C'est un peu délicat un dessin pareil quand on s'arrête devant la police. Mais un type du quartier m'a donné une astuce pour éviter d'être embêtée. Depuis, je dépose des paquets de bonbons sous les roues.

— Et comment la réunion s'est-elle passée l'année dernière ? insista Thomas.

Elle lui ouvrit la portière avant de pousser d'une main distraite les papiers et les gobelets Starbucks qui encombraient le siège.

— C'était différent. Très différent.

Elle se tourna vers lui :

— Je ne savais pas comment faire. J'avais peur. Je bafouillais. Il n'y en a pas un qui est resté aussi loin que vous.

Mellie rit avant de reprendre :

— J'étais nulle. C'est si artificiel ce genre de rencontre. Mais j'aime maintenant. Grâce à vous ! Je vous dépose au Hilton, j'imagine ?

Elle alluma la radio avant de démarrer.

— Qu'allez-vous faire cette après-midi ? demanda Mellie.

— Trier mes mails, travailler. J'ai pris beaucoup de retard.

— C'est vrai, j'ai trop parlé. Je ne suis pas prête pour faire mon pitch en cent-quatre-vingts secondes pour raconter mon livre,

— Non, ce n'est pas à cause de vous. Cela faisait longtemps que je n'avais pas eu un moment...

— Qui ne sert à rien, compléta-t-elle.

Thomas Hamilton se tourna vers elle.

— Que je n'avais pas eu un moment pour lire ! J'aimais ça, enfant. Je pouvais passer des heures avec un livre.

— Avez-vous encore un peu de temps à perdre, Thomas ? Voulez-vous que je vous fasse visiter la Côte ?

Il répondit oui.

Elle mit son clignotant de l'autre côté.

Quand ils se garèrent près du hangar à bateaux en fin de soirée, les fleurs se refermaient. « C'est la maison du vieux fou dont vous m'avez parlé, lui demanda Thomas. Il avait raison : la vue est magnifique ! — Vous pourriez l'acheter pour y entreposer vos robots quand ils ne servent pas, lui proposa Mellie. Je suis certaine qu'ils aimeront regarder la mer. — Pourquoi pas, Mellie ? répondit Thomas. » Il s'installa à ses côtés. Elle lui désigna tous les points où ils étaient allés : la réserve indienne, la plage aux baleines, la Marina où ils avaient pris un café au-dessus du port. Au loin, le ciel devenait mauve, un peu rose.

— Vous êtes un très bon guide, Mellie. Je crois que cette Côte n'a plus de secrets pour moi. Puis-je vous inviter à dîner pour vous remercier ? déclara-t-il. Et j'ai de quoi payer cette fois !

Elle se tourna vers lui.

— Je connais un très bon restaurant. Il est derrière cette colline, sur la plage de la Blue Lady. Certains disent qu'on peut y voir son fantôme qui erre entre les rochers. Elle s'est suicidée par amour. C'est bête.

— Le suicide ou l'amour, demanda Thomas en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

— Les deux, déclara-t-elle.

Le restaurant surplombait la mer. Il s'accrochait à la falaise bordée de pins par des poutres qui s'enfonçaient dans l'eau, ce qui donnait l'impression de voler sur les vagues. Il la remercia de lui avoir fait connaître l'endroit avant de lui demander les clefs de sa voiture. Elle avait trop bu pour conduire. Elle les lui tendit : « Si vous y tenez. » Quand il régla le rétroviseur, elle se glissa entre ses bras et l'embrassa. Elle ouvrit la bouche qu'il pénétra. Il cherchait la saveur des mots. Elle lui prit la main avant de relever son pull pour la mettre sur sa peau. Elle était chaude. Elle voulait sentir la sienne et commença à déboutonner le col de sa chemise. « Nous devrions aller à l'hôtel, Mellie. Ce serait plus confortable. — Mais nous n'entendrons plus les vagues ! » Elle se redressa, sortit. Il la regardait. Quand elle eut trop froid, elle revint. Ses yeux brillaient. Ils s'embrassèrent à nouveau. Ses lèvres avaient le goût du sel.

Ils repartirent. Les phares tordaient la montagne. Arbres, maisons. Un panneau. Des virages. Une barrière blanche. Les images se succédaient sans suite comme dans un très vieux film qui tremble à chaque mouvement de pellicule.

Dans la ville, il se perdit. Elle lui indiqua le chemin. Il se trompa encore. À un feu rouge, elle lui caressa la nuque.

Devant l'hôtel, elle récupéra ses clefs de voiture pour les tendre au portier. Dans l'ascenseur, il sourit quand elle mit la tête contre lui. « Comme ça, lui dit-elle, vous n'aurez qu'à me redonner *Le Petit Prince* lorsque je partirai demain.

Ce sera plus simple pour nous deux. » Elle fit glisser sa bouche jusqu'à son oreille : Après.

Elle le quitta au petit matin sans faire de bruit.

À SUIVRE...

# Mellie, l'Échappée Livre

3

Rosa Azùl

Emmanuelle Terff



Téléchargement libre à travers les librairies :

